

## A LA BELLE ETOILE

### TEMOIGNAGE D'UN INCORPORE DE FORCE, PRISONNIER DANS UN CAMP AMERICAIN AU BORD DU RHIN

#### I. Introduction

Lorsque, à Chalon-sur-Saône, le lundi 25 juin 1945 au matin, j'ai pu descendre enfin vers le portail du quartier d'Uxelles, cette caserne du sud de la ville, et me trouver, quelques minutes plus tard, libre, dans une rue de Chalon, j'étais certes gagné par l'euphorie que m'apportaient cette libération et la certitude de bientôt revoir mes proches, mais il restait en moi, très fortement ancré dans ma mémoire, le souvenir de l'horreur que je venais de vivre pendant à peu près soixante-dix jours de captivité dans un camp de prisonniers de guerre américain, - oui, chez nos alliés américains - , quelque part en Rhénanie, entre Coblenze et Bonn, dans des prairies au bord du Rhin.

Je me suis juré alors, peut-être pour me libérer de cette oppression, de dire un jour, ou peut-être mieux encore, d'écrire, l'incroyable souffrance que nous avons connue pendant toutes ces semaines, d'avril à juin, **dehors, à la belle étoile par tous les temps, avec presque rien à manger !**

Ecartons d'emblée l'idée de vengeance (Vergeltung). Il ne peut être question de faire supporter à ceux qui nous ont fait souffrir des souffrances du genre de celles que nous avons subies : l'horreur ne peut pas être une réponse à l'horreur ; l'horreur doit nous faire remonter aux responsables et l'Histoire doit pouvoir enregistrer leurs forfaits et désigner les coupables.

Souffrances ? Souffrances physiques, bien évidemment. Mais aussi souffrances morales : comment est-il possible que des hommes civilisés puissent infliger à leurs semblables de tels traitements ? Quand allons nous sortir de là ? Déception surtout : après un parcours sans dégâts d'incorporé de force dans la Wehrmacht , voilà que, quelques semaines après la Victoire, je viens frôler la mort dans une sorte de goulag...à l'américaine!

Il m'a fallu du temps pour arriver à prendre la plume : Y avait-il un véritable intérêt à parler de cela ? D'autres avaient souffert bien plus que moi !.

Le déclic, je le dois à Bernard Pivot : dans un numéro d' « Apostrophes », en 1990 , où celui-ci nous présentait le canadien James Bacque et son ouvrage "Morts pour raisons diverses", (2) traduction du livre "Other Losses" (4), que Bacque avait publié à Toronto en 1989. Entre temps le même ouvrage avait été publié en allemand, sous le titre "Der geplante Tod" (la mort programmée) et avait obtenu un succès très important en Allemagne, ( "Der geplante Tod" (3), chez Ullstein, à Berlin, suivi d'une réédition en format "poche", en 1995, et d'une 9<sup>ème</sup> édition en 1999).

C'est alors que j'ai eu la révélation de l'ampleur d'un drame dont ont été victimes des centaines de milliers de prisonniers, principalement allemands, entrés en captivité après l'effondrement du front Ouest de la Wehrmacht , en avril 1945.

J'étais abasourdi : enfin, près de cinquante ans après, la vérité commençait à percer : je dis bien « commençait » car, aujourd'hui encore, plus de soixante ans après les faits, le monde a certes appris dans quelles conditions inhumaines de détention ont végété des prisonniers de guerre dans des camps américains ; mais on est encore loin de savoir

exactement combien de prisonniers sont morts dans ces sinistres « *Rheinwiesenlager* » (camps dans les prairies au bord du Rhin), et l'on n'est pas plus près d'apprendre non plus où toutes ces victimes ont été ensevelies.

James Bacque, par la méthode d'évaluation qui lui est propre, en arrive à parler du « million manquant ». En effet, on ne sait pratiquement rien, en Allemagne, sur le sort d'un million, ou presque, de prisonniers de guerre qui ne sont jamais rentrés, après leur détention dans des camps de prisonniers, essentiellement à l'Ouest, sous contrôle américain. Ce chiffre très important de victimes est discuté et mis en doute par de nombreux historiens qui mettent l'accent sur l'absence de vraies preuves. Nous sommes là en présence d'un des principaux sujets de discussions relatif au sort des prisonniers de guerre de la Seconde Guerre Mondiale .

D'autres questions se posent sur les vraies raisons qui auraient poussé – ou obligé – l'autorité militaire américaine à imposer à des centaines de milliers de prisonniers de guerre, pendant près de quatre mois, ces conditions de détention absolument inhumaines, en rupture avec la Convention de Genève de 1929, pourtant signée par les Etats-Unis d'Amérique.

Toujours est-il que le « pavé » lancé par James Bacque en 1989 a eu le mérite d'attirer l'attention, surtout en Europe et après un silence de plus de quarante ans, sur un autre énorme problème de traitement des prisonniers de guerre allemands, en dehors de celui qui se pose en Russie.

A l'Ouest, où le nombre de victimes n'atteint apparemment pas celui des camps soviétiques, nous le devons beaucoup, à mon avis, à une durée de captivité souvent réduite à 3-4 mois seulement.

J'ai rapidement évoqué ci-dessus les horribles conditions de captivité que j'ai moi-même connues dans ces camps. Je me propose de traiter plus largement de ces questions après avoir évoqué ce vécu personnel de captivité sous contrôle américain.

A partir de 1990 environ, j'ai donc commencé à rédiger, petit à petit, le récit qui suit, un témoignage qui porte essentiellement sur ce que j'ai vécu dans deux « camps américains dans des prairies au bord du Rhin » ( *Rheinwiesenlager* ) voisins (1) : celui de Miesenheim d'abord , celui d'Andernach ensuite.

Si je livre aujourd'hui ce récit, c'est avant tout pour apporter au public de langue française, plus de quinze ans après James Bacque, un rappel de ce qui fût certainement un crime de guerre : les *Rheinwiesenlager*.

Précisons que le camp d'Andernach se trouvait dans des prairies à l'entrée Sud-Est de cette ville, une cité bien connue, sur la rive gauche du Rhin, à une quinzaine de kilomètres au Nord de Coblenz ; Miesenheim est un village à 3 km au Sud d'Andernach.

Nous savons et regrettons, en Alsace-Moselle, que le drame de l'incorporation de force soit tant méconnu, voire contesté, en dehors de nos trois départements. Par ailleurs, les incorporés de force devenus prisonniers de guerre ont surtout connu l'horreur des camps soviétiques, notamment le sinistre camp de Tambov. (21,22)

Ce que l'on sait moins, chez nous, c'est que quelques centaines d'Alsaciens-Mosellans, avec des milliers d'Allemands, Autrichiens, Hongrois, Luxembourgeois, ont connu l'horreur des camps américains des prairies au bord du Rhin . Il y eut 17 camps principaux de cette sorte (9) , le long de la rive gauche du Rhin, entre *Bingen* au Sud et *Duisburg* au Nord. Les plus connus – les plus sinistres – étaient, du Sud au Nord :

***Bad Kreuznach – Bretzen heim – Bingen - Andernach- Sinzig- Remagen – Wickrathberg, ( prèsde Düsseldorf), Rheinberg et Buderich, au Nord de Duisburg.***

## II. 1 Témoignage d'un incorporé de force.

Un destin quelque peu atypique d'Alsacien incorporé de force dans la Wehrmacht, a voulu que, sans le faire exprès, j' évolue toujours à l'Ouest et si je me suis trouvé dans des zones de combat, c'était pour être exposé à des tirs d'artillerie, à des mitraillages et aux bombardements des Thunderbolt P-47 américains, les redoutés « Jabos » (Jagdbomber ).

Sur le front de l'Ouest en 1944-45, j'ai eu la chance de passer à peu près un an de guerre sans voir un adversaire en chair et en os devant moi, sans avoir été obligé, contraint par mon entourage, à répondre au feu direct d'un adversaire pour essayer de sauver ma vie. Mais cela aurait pu arriver presque tous les jours.

Le hasard a donc voulu que je puisse échapper au drame le plus intense qu'ont connu la plupart des incorporés de force : **exécuter les ordres , essayer de sauver sa vie ou se sacrifier.** Ceux qui n'ont pas vécu cela peuvent difficilement comprendre et encore moins juger.

J'aurais, évidemment et malgré tout, pu y laisser ma peau : un camarade, lors d'une attaque aérienne, a vu son talon de chaussure traversé par une balle, un paquet de papier à lettres dans son sac traversé par une balle, sans pour autant être blessé. Je suis rentré indemne. Au cours des visites médicales de démobilisation à Chalon, un radiologue n'en crut pas ses yeux : enfin, un corps sans blessure, des muscles sans éclats d'obus !

J'ai donc eu beaucoup de chance, je suis certainement né sous une bonne étoile, à l'instar de la belle étoile que j'évoquait en tête de ce récit.

-----

- Né le 20.09.1925 à Munster (Haut-Rhin), j'ai été élève de l'Ecole Primaire de cette ville jusqu'en juin 1937, avec l'obtention du Certificat d'Etudes Primaires. Ma scolarité du second degré, commencée en 1937 à l'Ecole Primaire Supérieure de Munster, s'est terminée en février 1946 au Lycée Bartholdi à Colmar avec l'obtention du baccalauréat Elle s'était déroulée sous régime allemand pendant l'annexion de fait de l'Alsace, à la Lehrerbildungsanstalt (LBA) Straßburg de 1941 à 1943 , ensuite interrompue par l'incorporation de force, dans l'*Arbeitsdienst* (service du travail) en juin 1943, puis dans la *Wehrmacht* en mars 1944.

J'ai pu entreprendre des études supérieures à partir de février 1946, à la Faculté des Sciences de Strasbourg. J'étais nommé assistant de Faculté à l'Institut de Physique du Globe de Strasbourg le 1<sup>er</sup> janvier 1949, chargé de la station de sismologie. C'est encore la sismologie qui m'a conduit, de 1952 à 1956, à participer aux Missions Françaises aux Terres Australes (Iles Kerguelen) et finalement à prendre en charge la station sismologique du Centre de Recherches Géophysiques de Garchy, nouvellement créé dans la Nièvre, en 1957, par le C.N.R.S.

### Incorporations de force

- Incorporation de force dans l'*Arbeitsdienst* de juin à fin septembre 1943.
- Alsacien incorporé de force dans la *Wehrmacht* le 03.03.1944
- Formation Infanterie à *Brandenburg an der Havel* jusqu'au 12.07.1944
- Ecole de sous-officiers à Wetzlar et protection des ponts sur le Rhin en Rhénanie jusqu'au 12.01.1945.
- *Sturmataillon der Armeeewaffenschule*, 3<sup>ème</sup> comp., 5<sup>ème</sup> Armée Blindée, Eifel, Rhénanie, Westphalie, jusqu'au 13.04.1945..

- Captivité :

Camps américains des « Prairies au bord du Rhin », (*Rheinwiesenlager*),

- à Miesenheim, du 14 avril au 8 mai 1945,
- à Andernach, du 9 mai au 13 juin 1945,
- Camp de rassemblement à Bingen et transports : du 13 au 16 juin 1945,
- Camps de Libération de Chalon-sur-Saône : ..... du 16 au 25 juin 1945.

Quand, le vendredi 13 avril 1945, avec les trois camarades Alsaciens de notre section, nous avons, à Halver, près de Lüdenscheid (Westphalie), pu aller nous rendre aux avants postes de la 8<sup>ème</sup> division d'infanterie américaine, qui était en train de réduire, avec plusieurs autres divisions, le « chaudron » ou la « poche » de la Ruhr (*Ruhrkessel*), nous étions encore, ceux de notre unité, des militaires reposés, encerclés et peu actifs depuis le 1<sup>er</sup> avril, bien nourris chez l'habitant et impatients d'en finir avec cette sale guerre. J'en avais exprimé ma satisfaction dans une lettre à mes parents que je n'ai jamais pu leur faire parvenir car...ce n'était pas encore fini...et cela a failli bien mal finir !

Je tiens à dire que les combattants américains qui nous ont accueillis le 13 avril ont eu un comportement très correct, presque amical. Ils appartenaient probablement au régiment 28 de la 8<sup>ème</sup> division d'infanterie américaine. C'est par la suite que les choses se sont très rapidement gâtées : bastonnades des gardiens pour nous « aider » à monter, serrés comme des harengs, dans les camions GMC qui allaient nous emmener dans un camp de prisonniers. C'est là que j'ai appris les seuls mots américains qui me sont restés de cette époque : les « Let's go ! » et les « Go on ! ».

Mais, il s'agissait là de brimades mineures, je ne savais pas encore que je me trouvais alors, précisément, au début seulement de la plus horrible épreuve physique que j'ai connue dans ma vie. Les Alliés, lors de l'effondrement, après le 15 avril 1945, du front allemand de l'Ouest, l'encerclement et la capture des effectifs du groupe d'Armées B (Model) de la Wehrmacht avec plus de 300 000 hommes, se sont donc vus chargés d'un très grand nombre de prisonniers.

Je rappelle que dans le secteur américain, entre Duisburg au Nord et le Rhin Supérieur, l'autorité militaire trouva la solution de parquer les gens dans des prairies au bord du Rhin : ainsi furent créés les sinistres « *Rheinwiesenlager* ». Entassés dans la boue, avec environ **1000 Kcal** de nourriture (ration normale : 4000 à 5000 Kcal.), **sans aucun abri**. C'était l'enfer.

On peut très bien comprendre qu'un délai ait été nécessaire pour arriver à maîtriser un tel afflux de prisonniers, mais pendant les **10** semaines de présence dans un de ces camps, je n'ai pratiquement pas connu d'amélioration ; et pourtant, entre temps, après quatre semaines de captivité, le 8 mai et l'armistice étaient arrivés, la guerre était finie !

Les maladies ont sévi ; il y eu des morts, beaucoup de morts. Mais il est encore très difficile aujourd'hui, tant d'années après, de savoir combien ont péri et où ils ont été enterrés. J'avais 19 ans, j'étais bien portant ; j'ai pu résister. Beaucoup d'autres n'ont pas eu cette chance.

Aujourd'hui, près de soixante ans après les faits, je n'ai pas oublié. Je suis retourné plusieurs fois sur les lieux, près d'Andernach, sur le rive gauche du Rhin.

Cherchant une première fois, en 1957, le site de l'ancien camp, alors que les souvenirs étaient encore très vivaces parmi la population, un habitant d'Andernach eut cette formule, pour désigner l'endroit : « Ach ja, da wo sie starben wie die Mücken ! » (« Ah oui, là où ils crevaient comme des mouches ! »).

A l'approche du cinquantenaire, en 1994 et 1995, des visites minutieuses des lieux m'ont permis de bien reconnaître le site de notre ancien camp : un terrain vague, aujourd'hui, en bordure du Rhin et au voisinage d'installations industrielles. Depuis cette

époque seulement, une borne a été installée pour rappeler l'existence de l'ancien *Rheinwiesenzlager* d'Andernach.

Un peu plus au Nord, au Sud de Bonn, avaient été installés les camps de Sinzig et de Remagen,(16) où avaient été parqués de très nombreux prisonniers, y compris des prisonnières, dans des conditions tout aussi inhumaines qu'à Andernach.

La photographie d'ensemble de ce camp, montrant des milliers de prisonniers sans le moindre abri, me paraît être une des images les plus poignantes de la seconde guerre mondiale.

A Remagen, précisément, une association très active organise périodiquement des rencontres d'anciens « pensionnaires » de ces camps. J'ai pu assister à la réunion du cinquantenaire, en 1995. On y trouve une ambiance très fraternelle, sous le leitmotiv de la « Paix ». Un grand nombre d'anciens prisonniers se trouvaient réunis, c'était très émouvant.

La question lancinante, qui était sur toutes les lèvres, portait sur le nombre de victimes : nous, nous sommes des rescapés, mais combien sont-ils, ceux qui ne sont jamais sortis de là vivants ? Nous avons tous vu, souvent le matin, des véhicules emmener les cadavres de la nuit ; où ont-ils été enterrés ?

La question du nombre de victimes a même été traitée, on peut dire, officiellement. Un exposé, à la tribune de la réunion, sur le nombre de victimes, se basait sur les seules données fournies par le service de santé de l'autorité américaine et renvoyait pour l'essentiel aux 1212 prisonniers décédés dans un lazaret américain proche, et enterrés dans un cimetière près de Bad Bodendorf. Je peux signaler qu'en consultant le répertoire de ce cimetière, je me suis aperçu qu'il s'agissait surtout de prisonniers « relativement » âgés : 35 à 40 ans. En somme, une catégorie de prisonniers plus vulnérables que d'autres et, en réalité, personne, parmi les anciens prisonniers présents à ce rassemblement, ne pouvait se résigner à croire qu'il s'agissait là de la totalité des victimes des camps de Sinzig – Remagen,

La composition assez particulière de cet ensemble de décédés n'est pas cohérente avec la présence, dans le camp, de prisonniers appartenant à un plus grand nombre de classes d'âge, notamment plus jeunes, très probablement frappées également d'une certaine mortalité, mais dont les victimes ne sont pas connues, parce que non enregistrées.

L'association, qui s'intitule « *Friedensmuseum - Brücke von Remagen* » et qui organise ces rencontres,(10) présente une intéressante exposition sur le thème de la Paix installée dans l'une des tours qui flanquait l'entrée « rive gauche » du pont de Remagen, c'est le « *Friedensmuseum* ».

## II. 2 En Alsace - Moselle, après juin 1940.

Lors de la première guerre mondiale, les Alsaciens-Mosellans étaient, depuis la malheureuse issue du conflit franco-prussien de 1870-71 et le Traité de Francfort, sous tutelle allemande. Au moment où s'écroulait le Second Empire de Napoléon III, naissait le II<sup>e</sup> Reich allemand de Guillaume Ier. La France ( par une forte majorité à la Chambre des Députés réunie à Bordeaux) avait abandonné à Bismarck les trois départements du Haut-Rhin (moins le Territoire de Belfort), du Bas-Rhin et de la Moselle et leurs ressortissants furent donc incorporés légalement dans l'armée du Reich en 1914.

Mais, d'une manière générale, au vu du nombre important de mobilisables qui avaient déjà réussi, à l'approche de la guerre en 1914, à se soustraire à cette incorporation en quittant le pays pour rejoindre l'armée française, les recrues des trois anciens départements de l'Est ont surtout été engagées sur le front Est, face à la Russie . Comme le disait mon père, les Alsaciens étaient considérés comme « *politisch unzuverlässig* », à

savoir des soldats allemands auxquels on ne pouvait faire confiance lorsqu'ils étaient engagés face à l'armée française ou alliée.

Ainsi, pendant toute la durée de cette guerre, mon père s'était toujours trouvé en Pologne, en Lituanie ou en Biélorussie et a, de ce fait, échappé à la tuerie de Verdun et aux durs combats dans le Nord et l'Est de la France.

Après la victoire, en 1918, et le retour à la France des trois départements de l'Est, les hommes en âge de servir furent intégrés comme actifs ou réservistes dans l'armée française. C'est ainsi que mon père possédait finalement deux livrets militaires, l'allemand et le français ; une spécialité alsacienne, bien malgré-nous !

Et l'histoire s'est renouvelée !

Après la très nette défaite de l'armée française, en juin 1940, la convention d'armistice signée le 22 juin prévoyait, comme nous le savons, une zone occupée et une zone dite « libre ». Sont occupés les départements du Nord de la France et de l'Est, ainsi que toutes les régions côtières de la Manche et de l'Atlantique.

Mais, dès juillet 1940, en Alsace,(8) les écoles rouvrent sous régime allemand : l'usage de la langue française est interdit ! En août, la monnaie française est remplacée par les Reichsmarks. L'Alsace est annexée, la Moselle le sera également.

On parlera d'une « annexion de fait » : bien évidemment, puisque, à ce jour, aucun document n'a été produit, faisant état d'une clause d'annexion dans la convention d'armistice ou ailleurs. Le gouvernement de Vichy a laissé faire. Même s'il a protesté, c'est avec mollesse et sans succès et rien ne nous empêche de dire que l'Alsace-Moselle a été abandonnée une deuxième fois.

Cette situation allait avoir des conséquences dramatiques et c'est là que se produira une sorte de renouvellement de l'histoire.

Nous étions donc annexés ; la propagande nazie commençait à déferler , dans la presse, à la radio, sous forme d'affiches etc. Il faut avoir vécu cette époque , en Alsace,, pour savoir et comprendre à quel point une population hostile peut rester insensible à ces manœuvres et les prendre en dérision. « Do nii, do nuss » était le mot d'ordre (ça rentre par ici , ça sort par là).

Cette expérience – et quelques autres par la suite – m'ont appris qu'il était illusoire de vouloir agir sur les consciences contre leur gré et combien étaient naïfs ceux qui croyaient pouvoir se baser sur quelques signes et apparences pour estimer qu'une entreprise d'endoctrinement avait atteint son but.

Il me paraît intéressant de citer ici le travail de thèse, soutenue en 1968, publiée en 1973, d'un jeune historien allemand, Lothar Kettenacker : « *Nazionalsozialistische Volkstumspolitik im Elsass* », très richement documenté, traduit en français et publié en 1978 par la revue « Saisons d'Alsace », sous le titre : « La politique de nazification en Alsace » ( 16 ).

Notre moral s'est trouvé fortement réconforté lorsque, dès juillet 1940, nous avons appris, en Alsace, l'existence de la France Libre. A la même époque, la possibilité de recevoir la B.B.C. nous a permis de suivre le déroulement de la « Bataille d'Angleterre » dont l'issue laissait déjà espérer une défaite finale de Hitler.

Dans l'immédiat , en ce mois de juin 1940, l'élève que j'étais de l'E.P.S. (Ecole Primaire Supérieure) de Munster, en « 2<sup>ème</sup> année », qui correspondait à la classe de

quatrième des collèges, était surtout très malheureux de perdre sa prof de mathématiques et de physique-chimie dont les cours étaient pour moi un vrai bonheur.

L'école reprenait, sous régime allemand, en juillet 1940 ; une reprise introduite par une cérémonie nazie, avec discours d'un inspecteur en uniforme qui, en faisant hisser le drapeau à croix gammée annonça que celui-ci allait maintenant flotter sur l'Alsace pendant un millénaire. Grande surprise le lendemain : le drapeau avait disparu ! Je crois qu'il n'a jamais été retrouvé.

Ma scolarité s'est trouvée bousculée : je devais me présenter au concours d'entrée à l'Ecole Normale de Colmar en 1941. Faute de mieux, j'ai accepté la proposition de l'école allemande d'intégrer une « Lehrerbildungsanstalt » qui était, à l'époque, l'établissement allemand de formation des maîtres pour l'enseignement primaire. L'Ecole Normale de Colmar, partiellement détruite par un bombardement en 1940, ouvrait en Bade, dans un hôtel de l'île de Reichenau ( Lac de Constance), face à la Suisse.

J'ai passé deux ans dans cet établissement qui, en mars 1942, fut transféré en Forêt Noire, au Nord de Wolfach, dans les locaux de la station thermale de Bad Rippoldsau. Mis à part, à Reichenau, les discours-apéritifs quotidiens du directeur, où le « do nui, do nuss » a énormément servi, je ne peux pas dire que l'endoctrinement était la règle : sûrement pas dans les matières scientifiques, et peu perceptible dans les matières littéraires où les enseignants s'attachaient aux textes classiques et à la qualité de l'usage de la langue allemande écrite et parlée. Des heures prévues pour des activités du type « jeunesse hitlérienne » étaient consacrées à une intense activité musicale classique et au sport.

### **II.3 Vers l'incorporation de force :**

L'annonce, le dimanche 22 juin 1941, du début de l'offensive allemande contre l'U.R.S.S. avait ravi les Alsaciens : ça y est, pensions nous ; en ouvrant un front à l'Est, Hitler signait sa perte ; certains pensaient à Napoléon ...

Il y avait, ce dimanche là, comme presque tous les dimanches à cette époque, une collecte pour ceci ou pour cela ; ce jour là, exceptionnellement, mon père se laissa aller à mettre une vraie pièce dans le tronc, me raconta-t-il plus tard.

Bien évidemment les Allemands couraient à leur perte ; après les spectaculaires avancées pendant l'été 1941, vinrent des revers et bientôt, au fil des mois et avec l'arrivée de l'hiver, les armées d'Hitler allaient subir sur cet immense champ de bataille, de très lourdes pertes.

Le gauleiter Robert Wagner, chef de l'Administration civile en Alsace, avait déjà lancé des appels au volontariat auprès des jeunes Alsaciens, pour aider à compenser ces pertes. Le résultat fut décevant : on cite des chiffres de 1000, au maximum de 2000 volontaires, pour une population mobilisable environ cent fois supérieure. Encore fallait-il compter, dans ce médiocre résultat, un bon nombre de fils de nazis allemands alors implantés en Alsace.

Wagner s'était mis en tête que, pour activer la rééducation des Alsaciens, il convenait d'en faire les frères d'armes des Allemands dans un combat vécu en commun ; d'où son action en faveur de l'incorporation généralisée.

Mais le chef d'état-major de Hitler, le Feldmarschall Keitel, un ancien de la guerre de 1914-18, connaissait la réputation des Alsaciens-Mosellans et s'était toujours opposé à leur incorporation dans les rangs de la Wehrmacht.

Et ce sont bien les lourdes pertes allemandes qui, en 1942, ont finalement permis au gauleiter Robert Wagner, d'obtenir le consentement d'Hitler pour l'incorporation dans la Wehrmacht des jeunes Alsaciens. Ce fut fait par une ordonnance publiée à Strasbourg le 25 août 1942.

Déjà, en mai 1941, une ordonnance soumettait les jeunes Alsaciens et Mosellans à l'incorporation dans le service du travail du Reich, le R.A.D. (Reichsarbeitsdienst), qui n'a strictement rien à voir avec le S.T.O. de Vichy. C'est ainsi que, dès 1942, des camarades de Rippoldsau un peu plus âgés que moi, durent passer un conseil de révision et quittèrent l'école pour le R.A.D.

Ce n'était pas encore l'incorporation forcée dans l'armée mais nous sentions venir l'horrible nouvelle qui tomba le 25 août 1942.

## **II. 3a Dans la tête d'un futur incorporé de force :**

Essayez, cher lecteur, de vous mettre à la place d'un jeune Alsacien de 18 ans, qui vient de passer un conseil de révision et qui a été reconnu apte à servir dans l'armée allemande.

Que peut-il faire ?

1° ) Il faut bien voir que l'incorporation est étroitement surveillée : celui qui refuse de se présenter est irrémédiablement arrêté et incarcéré, soit dans un camp de concentration, soit dans des unités militaires disciplinaires, fortement engagées dans les combats.

2°) « Il n'y avait qu'à s'enfuir, vers la France, si possible non occupée, ou vers la Suisse toute proche », nous expliquent souvent aujourd'hui « ceux qui croient tout savoir » (en Alsacien : die Besserwisser). Au vu de tous ceux qui ont pu s'enfuir, qui ont, sans doute, pu trouver un passeur, il apparaît clairement aujourd'hui qu'une entreprise individuelle était généralement vouée à l'échec ; il fallait, au contraire, avoir quelques relations sûres et efficaces et aussi quelques moyens.

Mais une autre contrainte, très grave, diabolique même, était bien présente dans l'esprit de nous tous : les représailles qu'allait subir la famille du fuyard ; de nombreuses familles ont été déportées en Silésie.

J'ai moi-même été remué par toutes ces questions : en janvier 1942, le lac de Constance gelé avait permis à quelques jeunes Suisses de venir à Reichenau pour narguer les Allemands qu'ils appelaient « Ländlistehler » (voleurs de pays). Apprenant cela, un groupe de prisonniers français appelé pour déblayer la neige sur l'île, s'est fait la belle dans la nuit suivante. Un auto-stoppeur suisse m'a appris bien plus tard qu'ils étaient bien arrivés en Suisse.

Quant à moi, ne voulant pas partir seul, je n'ai pu décider des camarades à tenter l'opération.

Plus tard, après l'Arbeitsdienst et peu avant l'incorporation dans la Wehrmacht, j'ai pu aller voir un camarade de la L.B.A., François Pflieger, qui habitait Saint-Louis, près de Bâle. Nous avons prospecté des possibilités pour passer la frontière, mais tout était fortement surveillé

Nous avons donc renoncé ; François, malheureusement, devait bientôt perdre la vie en Russie.

3°) Reste l'attitude acceptée par la majorité d'entre nous : se soumettre, préserver la vie de la famille en risquant en contrepartie sa propre vie au cours d'opérations militaires dans lesquelles nous n'allions pas tarder à être engagés.

En conclusion , comme le dit si bien Paul Dibling , mon camarade de classe à Reichenau et à Bad Rippoldsau, dans son beau livre « 39-45 ou les Tribulations d'un Alsacien ( 12 ) » : « C'est un cruel dilemme qui se pose à chacun des intéressés et il est sûr que chacun agit selon son âme et sa conscience et je pense que personne n'a le droit de juger, et les uns, et les autres ».

## II. 3b Malgré-Nous ou Incorporés de Force ?

Une précision de vocabulaire : beaucoup de Français parlent de « malgré-nous », d'autres, dont je suis, préfèrent dire « incorporés de force ». Autant que j'ai pu l'apprendre par des lectures de témoignages, le terme « malgré-nous » était déjà utilisé pendant et après la Première Guerre Mondiale, surtout dans les cantons francophones du département de la Moselle . Il traduit bien le déchirement des jeunes de cette époque, appelés légalement à combattre pour une cause qui n'était pas la leur.

D'intéressantes précisions sont apportées par la Revue Française de Généalogie dans son numéro de février 2004 : « Initialement, le vocable 'Malgré-Nous' s'appliquait aux membres d'une association créée le 21 mai 1920 par des patriotes lorrains. Tous ceux qui avaient été contraints d'endosser l'uniforme allemand après 1870 pouvaient y adhérer. Après la Première Guerre Mondiale, les anciens soldats – notamment les mutilés – ont fondé l'association des mutilés et soldats lorrains qui, de 1914 à 1918, ont servi, à leur corps défendant, sous les drapeaux allemands. Cette association, dont le siège était à Metz, portait le nom de *Malgré-Nous* et fut parrainée par Maurice Barrès. Après le Seconde Guerre Mondiale, l'association fut réorganisée pour recevoir les Mosellans ayant servi de force dans l'armée allemande, ainsi que les Alsaciens et les Luxembourgeois ». Nous avons aujourd'hui l'association « *Malgré-Nous et Réfractaires* », dont le siège est à Metz.

Dans le Haut-Rhin, à mon retour de captivité en juin 1945, j'ai appris l'appellation « incorporé de force », qui me paraît toujours correspondre très exactement à ce qui s'était passé pendant le Seconde Guerre Mondiale : l'incorporation, cette fois-ci, était absolument illégale, nous avons été forcés.

Les deux termes s'appliquent aux mêmes personnes incorporées pendant cette seconde guerre mondiale. L'avenir et l'usage fixeront peut-être un jour la version définitive. En attendant, en Alsace, l'usage privilégie toujours le terme « incorporé de force », comme cela apparaît nettement dans l'intitulé des deux associations départementales ( Bas-Rhin et Haut-Rhin) de l'A.D.E.I.F. : « *Association des Déportés, Evadés et Incorporés de Force* ».

Je dois dire cependant que , si « incorporé de force » traduit certainement très fidèlement la vérité historique pendant le Seconde Guerre Mondiale , le vocable « Malgré-Nous » est probablement mieux connu , de par son histoire et son ancienneté, par l'ensemble des Français et, m'adressant à eux, je l'ai souvent préféré (voir « Commémorations », p.8).

## II. 4 Commémorations :

Revenant à l'ordonnance du 25 août 1942 du gauleiter Wagner, je peux dire que ce triste évènement est largement commémoré chaque année dans les villes et villages alsaciens et mosellans. Dans la presse locale paraissent des annonces, des rappels historiques, des comptes rendus. Rien de tel dans les autres départements. Des raisons professionnelles m'ont conduit à quitter l'Alsace en 1957 pour aller

résider dans le centre de la France (Nièvre). En août 1992, devenu retraité, j'ai pu me rendre à Colmar pour le cinquantenaire du 25 août 1942 et j'ai pu assister à la cérémonie qui eut lieu au cimetière du Ladhof, en présence de Madame le Préfet du Haut-Rhin et de nombreux élus du département. J'ai pu entrer en contact avec les représentants et quelques membres de l'A.D.E.I.F. du Haut-Rhin.

Mais le Ministre des Anciens Combattants, en tournée électorale dans le Nord de la France (référendum de septembre 1992), n'était présent, ce jour là, ni à Strasbourg, ni à Metz, ni à Colmar, pour honorer la mémoire des 40.000 victimes de l'incorporation de force. Cela a été douloureusement ressenti.

Quelques rares annonces et comptes rendus de ces commémorations ont paru dans les grands quotidiens nationaux ; ils étaient encore beaucoup plus rares, voire inexistants, en 2002 pour les soixante ans. Pas d'annonce donc, cette année là, à tel point que je m'en suis chargé moi-même à travers le carnet du « *Monde* ». Cela m'a valu un courrier très sympathique ; des Français « de l'intérieur », des jeunes qui cherchaient à s'informer sur cette partie de l'Histoire de France souvent mal connue ou ignorée, absente des programmes scolaires.

Et la même opération s'est renouvelée autour du 25 août 2007, date du soixante-cinquième anniversaire de la proclamation de l'incorporation de force.

J'ai été amené, le lundi 27 août 2007, à proposer au *Carnet du Monde*, le communiqué suivant, paru seulement dans le journal daté du 6 septembre :

« Qu'il soit permis à un Malgré-Nous rescapé de proposer un instant de recueillement et d'interrompre le silence qui pèse en France (sauf dans les trois départements de Moselle et d'Alsace) sur le drame de l'incorporation de force dans l'armée allemande, décrétée, il y a 65 ans, le 25 août 1942, par l'occupant nazi, à l'encontre de plus de 130.000 Alsaciens-Mosellans, citoyens français, dont plus de 40.000 ont trouvé la mort dans des combats ou en captivité soviétique ou alliée » .

Comme en 2002, le courrier reçu fut abondant et sympathique, beaucoup de personnes souhaitent en savoir plus, demandent la bibliographie et ont le souci d'informer leurs enfants. Mais, à chaque fois, une lettre pourtant, une seule, ne ressemble pas aux autres : il y a cinq ans, un Parisien me demanda : « Etiez-vous à Oradour ? ». J'aurais bien voulu répondre, mais l'adresse complète et le nom de l'expéditeur étaient parfaitement illisibles .

Et, en 2007, ce fut le comble : une lettre anonyme, soigneusement dépourvue de toute inscription manuscrite identifiable, postée à Strasbourg ; une feuille imprimée en gros caractères remplie de déclarations haineuses et mensongères contre les gens de notre province, dans le sillage de cette incompréhensible exigence de « dévictimisation-culpabilisation » que certaines personnes opposent aux Alsaciens et plus particulièrement aux incorporés de force.

## **II. 5 L'incorporation :**

Pour ma part, le fait d'avoir pu, dans l'Alsace occupée, terminer à dix-huit ans mes études secondaires allemandes, juste avant l'incorporation, m'a permis, pendant la

seconde guerre mondiale et par un concours de circonstances, d'échapper à l'envoi vers le front Est .

Après l'Arbeitsdienst dans la seconde moitié de 1943, je fus d'abord appelé à rejoindre, le 3 mars 1944, un bataillon de réserve d'un régiment d'infanterie, l'*Ersatzbatallion 273, à Brandenburg an der Havel* , en pleine Prusse, à l'Ouest de Potsdam et de Berlin.

C'était un bataillon de réserve classique du temps de guerre : les différentes compagnies avaient leur fonction bien définie : à côté de la « *Ausbildungskompanie* », où j'entrais et qui était dédiée à l'instruction des recrues, il y avait la « *Genesungskompanie* », celle des convalescents, et puis surtout, la « *Marschkompanie* », l'antichambre des départs ou retours au front, la plus sinistre, en somme. Je dis sinistre car cela se sentait de partout et se savait : on redoutait le passage à la *Marschkompanie* ; l'enthousiasme des premiers temps de cette guerre, s'il a sans doute existé, n'était plus guère perceptible ; ceux de la *Genesungskompanie*, qui relevaient le plus souvent d'une blessure au combat, cherchaient à rester en place le plus longtemps possible ; le couronnement espéré de leur carrière étant, pour certains, le passage comme instructeur à la compagnie des recrues.

L'armée allemande était en guerre et recherchait l'efficacité ; le « *Schliff* » traditionnel – l'école du lapin – n'était plus de mise ; il n'était plus question de perdre du temps pour faire suer les « bleus » (plus exactement les « blancs », comme la couleur de nos treillis), consigne que le commandant du bataillon appliquait strictement .

A tel point qu'un jour, à l'entraînement, un sous-officier instructeur qui s'était laissé aller à faire souffrir un jeune soldat peu doué, fut surpris par le commandant venu faire sa visite quotidienne. Résultat : une heure après, à notre retour à la caserne, le sous-officier descendait déjà devant nous les marches du grand escalier central, une petite valise à la main ; il venait d'être muté à la *Marschkompanie*.

Quatre mois d'instruction intense dans un régiment d'infanterie prussien, ce n'est pas drôle. Les nuits (de repos) étaient courtes, entrecoupées d'alertes aux bombardements. Le rassemblement du matin était vraiment très matinal ; en mars-avril, il faisait encore nuit. Nous étions moitié Alsaciens, moitié Berlinois ; des Berlinois plutôt faciles à vivre, stoïques, résignés : beaucoup d'entre eux se disaient « *ausgebombt* », ce qui veut dire qu'ils avaient pratiquement tout perdu dans les bombardements ; ils nous montraient avec un sourire triste les quelques objets qu'ils avaient pu sauver.

En Alsace, à l'époque, la chasse aux indices qui rappelaient la France battait son plein. Ma grand-mère, qui portait un nom du pays *welche* (vallée d'Orbey) d'où était originaire la famille de son mari, a vu son patronyme germanisé. Curieusement, rien de tel n'était arrivé à son beau-frère ; lui s'était marié en Bade, y vivait depuis des dizaines d'années avec son nom « *welche* » qu'il avait transmis à ses descendants.

A *Brandenburg*, au contraire, on s'amusait de nos « bonjour », « merci », coiffeur », « enveloppe », etc..., tous ces mots français qui avaient été petit à petit accueillis dans le dialecte alsacien. Pour une fête qui devait clôturer la période d' instruction, on nous demanda de rédiger et de lire une lettre sensée être adressée à nos parents, qui, selon l'imagination de nos supérieurs, devait être truffée d'expressions en français ; nous nous sommes copieusement amusés. Ah !, si les nazis de service dans la région de Colmar avaient su cela !

Un moment fort au cours de cette fête : des récompenses étaient prévues pour les meilleurs résultats au tir à la carabine ! Au premier plan : des bustes d'Hitler. Embarras du premier de la liste : il a hésité un moment avant de faire son choix et, lui, était un vrai Allemand, un Berlinois. Il n'a pas osé prendre autre chose que l'un de ces bustes, mais il a pris le plus petit !.

Il est temps de rappeler que nous n'étions pas considérés, nous, les Alsaciens, comme des Allemands à part entière, des « *Reichsdeutsche* » ; nous n'étions que des « *Volksdeutsche* », des membres du peuple allemand et non des citoyens du « *Reich* ».

Ceci nous a été signifié très clairement quelques jours avant mon départ de *Brandenburg*.

En effet, après la période d'instruction de quatre mois, le chef de compagnie convoqua tous ceux qui avaient le niveau de l'Abitur (le baccalauréat allemand), dont j'étais avec plusieurs autres Alsaciens - Mosellans. Le capitaine fut très franc avec nous : « Votre niveau de formation me conduit à vous proposer l'accès à une école d'officiers ; les Alsaciens qui sont parmi vous, ne possédant pas la nationalité allemande, doivent se déclarer volontaires ; vous pouvez ne pas accepter ; dans ce cas, vous irez obligatoirement dans une école de sous-officiers ». Les Alsaciens-Mosellans ont tous choisi cette dernière proposition, qui présentait l'avantage de nous maintenir - encore pendant quelques mois et sans compromission - loin du front, et surtout du front Est, le plus redouté.

J'ai gardé un bon souvenir de ce capitaine qui était un homme cultivé, connaisseur de l'Histoire ; il avait tenu, avant de se séparer de ses recrues, à leur offrir une visite de Potsdam et du château de Sans-Souci.

## II. 6 Wetzlar ;

Notre école de sous-officiers devait être celle de Wetzlar (Hesse) où, avec quelques camarades de *Brandenburg*, j'arrivai peu avant le 14 juillet 1944.

Il nous avait fallu faire étape à Berlin. Avant d'être hébergés pour la nuit sous la voûte d'un magnifique planétarium miraculeusement intact, nous avons erré dans les rues sombres et vides de la capitale allemande, des rues aux façades calcinées où les ouvertures de fenêtres laissaient apparaître le ciel étoilé.

L'école de Wetzlar est implantée sur une hauteur qui surplombe la ville. Il fallait traverser celle-ci pour accéder au champ de manœuvres. Jour après jour, les différentes compagnies que comportait l'école se succédaient sur un parcours qui, en ville, longeait un affluent du Rhin, la Lahn, et aussi les bâtiments d'une célèbre entreprise d'optique.

Le 20 juillet 1944, près de midi, notre compagnie venait de traverser la ville et se trouvait dans la montée vers la caserne lorsqu'un violent bombardement américain s'abattit sur Wetzlar. La compagnie qui nous suivait passait alors près de l'usine d'optique, Leitz, qui était visée (28). Il y eut dix-huit morts. Douze d'entre eux reposent dans un petit cimetière près de l'école. Certains d'entre nous avaient été appelés à réunir les éléments des corps déchiquetés de nos camarades .

Cet évènement occulta pour nous la nouvelle de l'attentat contre Hitler, qui eut lieu le même jour. Il fut peu commenté ; ce n'était pas un bon sujet de conversation dans une caserne de la Wehrmacht.

D'ailleurs, après la bataille de Normandie et la Libération de Paris, la situation militaire allait se dégrader de plus en plus pour les Allemands. A l'origine, notre instruction à Wetzlar ne devait se terminer qu'en novembre ; mais.... la grande offensive alliée de l'été 1944 en France allait, rappelons-nous, parvenir dès le 15 septembre environ aux frontières ouest de l'Allemagne, sur la ligne de défense allemande du "*Westwall*" (Mûr de l'Ouest), prolongement vers le nord de la fameuse "Ligne Siegfried".

Il en est résulté que, dès le 12 septembre, les effectifs de l'école furent engagés dans une opération de protection des ponts du Rhin, dans la région de Cologne.

Auparavant, j'avais tout de même trouvé l'occasion de visiter, à Wetzlar, la « Maison de Lotte » (*Lottehaus*), où avait vécu Charlotte Buff, l'héroïne du roman épistolaire de Goethe : « Les souffrances du jeune Werther » (*Die Leiden des jungen Werthers*). Goethe éprouva pour elle un amour non partagé, dont il s'inspira dans son roman qui connut un grand succès. Des éditions originales du Werther étaient exposées, avec des traductions en trente langues. Le mobilier, des vitrines de souvenirs rappellent qui était Charlotte Buff.

## II. 7 Premier séjour au bord du Rhin :

Les différentes compagnies de l'école devaient être cantonnées à l'Est de Cologne et du Rhin ; la nôtre s'installa à Porz, au sud-est de Cologne ; notre groupe occupait une ancienne terrasse-buvette au bord du Rhin ; mais l'eau courante n'y était pas installée : nous faisons notre toilette dans l'eau du fleuve. J'ai retrouvé cet établissement en 1996, très bien aménagé.

Nous étions aussi appelés à soutenir le moral de la population. Dès notre arrivée à Porz, nous défilions très souvent, en chantant, dans les rues de la ville.

Une autre occasion de chanter se présenta un dimanche après-midi. Au cinéma de Porz, passait un film où était évoquée l'inauguration d'une exposition universelle, à Paris, à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle. Et voilà que, tout d'un coup, retentit la Marseillaise et, comme un seul homme, de nombreuses voix entonnèrent notre hymne national. Il y avait là au moins une demi-douzaine d'Alsaciens-Mosellans de notre compagnie, dont les voix s'unissaient à celles de nombreux autres Français : prisonniers de guerre de 1940 en semi-liberté, ouvriers obligés de travailler dans des usines allemandes. Ce fut très émouvant.

C'est aussi à Porz que, avec un camarade allemand, j'ai été amené à écouter des émissions d'informations de la BBC. J'étais déjà, par mon père, qui vivait en Alsace, bien informé des horaires et des longueurs d'ondes de ces émissions qui étaient sa source quotidienne de nouvelles. Nous avons notamment suivi ensemble, en juillet-août 1940, le déroulement de la « Bataille d'Angleterre ».

J'étais donc, un soir, de garde au bureau de la compagnie. Sur un récepteur qui se trouvait là, mon camarade allemand cherchait frénétiquement quelque chose dans la bande des ondes courtes. J'ai laissé faire lorsque j'ai entendu les quatre coups de l'indicatif bien connu d'une émission anglaise pour l'armée et la population allemandes. Je suis persuadé que beaucoup d'Allemands écoutaient ces émissions. Au début de l'année 1945, la BBC avait pris pour habitude d'annoncer la progression des Alliés en indiquant le nombre de kilomètres qui séparaient encore leurs troupes de la cathédrale de Cologne, *le Kölner Dom* : il m'est arrivé d'entendre cette manière de s'exprimer de la bouche de civils allemands.

Nous étions toujours à Porz pour protéger les ponts sur le Rhin lorsque, le samedi 16 décembre 1944, les Allemands lancèrent l'offensive dite « de Rundstedt » ou « des Ardennes ». Nous n'avions pas vu d'avions allemands depuis longtemps ; le ciel était toujours occupé par les bombardiers américains, *les forteresses volantes*, le jour, par les bombardiers anglais, les sombres *Lancaster*, la nuit, auxquels étaient seulement opposés les tirs de la DCA allemande..

Et voilà que, ce matin là, des dizaines de chasseurs, américains, anglais, et... allemands croisaient au-dessus de nos têtes, dans un vacarme assourdissant de moteurs et de mitrailleuses ; une bataille aérienne au-dessus du Rhin ! Plusieurs appareils ont fini dans le fleuve.

## II. 8 Dans les neiges de l'Eifel

En janvier 1945, nous n'étions pas mécontents de quitter les bords du Rhin où les bombardements britanniques se succédaient nuit après nuit, en alternance avec les bombardements américains dans la journée. L'offensive allemande des Ardennes s'acheminait vers un échec et laissait des unités extrêmement décimées. Nous fûmes alors répartis entre diverses formations de la 5<sup>ème</sup> armée blindée en cours de reconstitution dans le Massif de l'Eifel et en Rhénanie.

C'est ainsi que, le 20 janvier environ, dans l'Eifel près de la ville de Prüm, je devais rejoindre une unité d'infanterie de la 5<sup>ème</sup> armée blindée, cette armée précisément qui, sous le commandement de von Manteuffel, avait été le fer de lance de l'offensive de Rundstedt. En fait, je rencontre une 3<sup>ème</sup> compagnie d'un « *Sturmbataillon der Armeewaffenschule* » réduite à une dizaine d'hommes – moins d'un dixième de l'effectif nominal - avec un sous-lieutenant comme seul officier.

L'hiver était froid avec beaucoup de neige. Pour nous rendre dans l'Eifel à partir de la région de Cologne, nous avons appris à faire du « stop » ; auprès de véhicules de la Wehrmacht, naturellement, souvent aussi auprès d'unités SS, manifestement mieux équipées et mieux ravitaillées, mais peu aimables vis-à-vis des « camarades » de l'armée ordinaire.

Dans ce paysage glacé et blanc, où nos uniformes étaient visibles de loin, les chasseurs-bombardiers américains Thunderbolt P-47, les Jabos, faisaient la loi et, malgré tout, il y en avait des gars en *feldgrau* sur les routes ! Un très grand nombre de combattants allemands, suite à la débâcle de la bataille des Ardennes, circulaient sur ces routes enneigées, découragés et désespérés, se disant « versprengt », mot de circonstance qui veut dire que leur unité était « désunie, éclatée ». Alors, ils allaient de Kommandantur en Kommandantur pour trouver de la nourriture, mais attention ! c'est là qu'apparaissaient des officiers spécialisés (Feldgendarmerie) chargés de récupérer ces soldats égarés.

Leur discours était toujours le même et ne faisait pas illusion auprès de ces militaires, dont la plupart avaient justement, depuis un certain temps déjà, perdu toutes leurs illusions. « Camarades, vous êtes malheureux ! ; le Führer se préoccupe de vous ; vous allez être rassemblés dans des casernes où vous serez bien nourris, bien au chaud. Ensuite, nous repartirons tous ensemble défendre notre patrie et remporter la victoire ! » .

Avec quelques camarades venant de Porz pour rejoindre notre nouvelle unité, nous étions en situation parfaitement régulière, avec un ordre de marche authentique et précis.

Nous avons néanmoins failli nous faire embarquer à la Kommandantur de Prüm. Exposant notre cas à un officier, la réponse fut : « *Hauen Sie ab !* » (Fichez le camp !).

Nous avons rarement exécuté un ordre aussi promptement : par une fenêtre nous avons pu sauter dans un jardin, bientôt suivis, à travers la neige, par une multitude d'autres, préférant renoncer, ce jour-là, au ravitaillement.

A flanc de montagne, au-dessus de Prüm, une ville qui comporte aujourd'hui 6000 habitants, se trouvait un « Bunker », un grand souterrain, celui du Kalvarienberg, peut-être une ancienne carrière ; nous y avons trouvé un abri pendant une ou deux nuits parmi une multitude de soldats en « déplacement ». Nous y avons rencontré aussi nos premiers poux,

dont nous avons été préservés jusque là.

Toujours à propos du Kalvarienberg : notre souterrain a servi plus tard de dépôt d'explosifs : 500 tonnes d'explosifs y avaient été stockées après la guerre, destinées à la destruction des fortins du Westwall. Mais le 15 juillet 1949, tout sauta ; ce fut une énorme explosion qui a été enregistrée à des centaines de kilomètres, notamment par mes sismographes de Strasbourg ! Il y eut un cratère de 20 mètres de profondeur et des dégâts importants à Prüm.

Nous étions toujours dans les neiges de l'Eifel le 30 janvier. Comme on sait, c'était l'anniversaire de la prise de pouvoir d'Hitler, en 1933. Comme d'habitude, il devait y avoir un important discours. Les bruits les plus invraisemblables couraient dans les rangs de l'armée : Hitler allait annoncer qu'il mettait fin à la guerre à l'Ouest pour se retourner, avec les Alliés, tous ensemble, contre l'URSS !

La Wehrmacht attendait impatiemment de nouvelles armes miracles, de nouvelles armes de représailles (*Vergeltungswaffe*). Les *Vergeltungswaffe 2*, ou V2, existaient depuis août 1944, mais le mot « bombe atomique » était aussi sur toutes les lèvres ; sans plus.

Près de la frontière belge, où nous étions cantonnés fin janvier, à *Lasel*, au Sud de *Prüm*, nous n'aurions certainement pas été en mesure de contenir la pression des Américains, avec des formations encore squelettiques. Le seul véhicule à moteur de notre unité, en principe motorisée, était une vieille petite Simca5. Elle me permettait parfois, pendant un tour de garde nocturne, de m'abriter du vent glacial. Autrement, j'avais trouvé refuge, avec quelques camarades, dans une étable, près des vaches. L'une d'elles, prête à vêler, devait de temps à autre me prendre pour son veau, en me passant de grands coups de langue sur la figure. J'ai retrouvé cette étable cinquante ans après !

Qu'une armée puisse avoir besoin d'une *Waffenschule* - une école d'armement - cela peut se comprendre ; pourquoi fallait-il lui adjoindre, en permanence, un « *Sturmbataillon* », un bataillon d'assaut ? Surprenante organisation !

Nous devons faire partie des services généraux de la 5<sup>ème</sup> armée blindée, mais cela était pour moi un réel sujet d'inquiétude de ne pas connaître, ni de comprendre le rôle exact de la formation à laquelle je venais d'être affecté, d'autant plus que son appellation assez « offensive » ne me disait rien de bon. Il est vrai que les Allemands raffolent de ces titres à multiples compléments de nom : il faut bien utiliser les génitifs puisqu'on les a !

J'ai pu apprendre récemment qu'en fait, chaque armée possédait sa *Waffenschule*, des formations créées pendant la guerre, destinées à l'entraînement et à l'intégration dans des unités de combat de militaires d'origines diverses. Les opérations militaires autour de *Trier* (Trèves), au moment de l'occupation de cette ville par les troupes américaines, le 2 mars 1945, font état de l'engagement d'une *Waffenschule* de la 7<sup>ème</sup> armée blindée.

## II. 9 En Rhénanie

Dès les premiers jours de février 1945, notre embryon de 3<sup>ème</sup> compagnie du « *Sturmbataillon der Armeewaffenschule* » se mit en route, à pied, en file indienne dans la neige, pour rejoindre une région moins exposée, près d'Ahrweiler et de Remagen, donc toujours sur la rive gauche du Rhin.

Nous nous sommes finalement installés dans le village d'*Oeverich*, très exactement sur la route qui, en Rhénanie - Westphalie (NRW), relie *Düren* et *Meckenheim* à *Remagen* et à son pont ferroviaire sur le Rhin, le pont Ludendorff, un axe qui, moins d'un mois plus tard, sera celui de la poussée américaine qui aboutira au passage du Rhin le 7 mars 1945.

En attendant, nous reprenions, avec de nouveaux arrivés, l'entraînement classique d'une unité d'infanterie. Avec mes camarades venus de l'école de *Wetzlar*, nous avons bien compris que c'était aussi, pour nous, l'occasion de confirmer nos éventuelles aptitudes au commandement d'un groupe. Il est bien évident que l'ambition des incorporés de force était

de survivre et non pas de se distinguer et de s'exposer dans des combats qui n'étaient pas les nôtres. Nous avons eu le comportement qu'il fallait avoir pour que l'on ne veuille pas de nous comme « *Unteroffizier* » (sergent).

Au cours de cette formation, comme autrefois à la caserne, avaient lieu des conférences politico-militaires. C'est là qu'un commandant plutôt âgé, questionné sur l'issue possible de la guerre, nous déclara : « Si la guerre doit se terminer d'une certaine façon, ce sera bientôt fini ; mais si, par contre, elle doit se terminer d'une autre façon, il y en aura encore pour longtemps ! ». C'était très clair et j'ai eu l'impression que nous avions tous compris.

Le répit laissé à la Wehrmacht, sur son front Ouest, après août-septembre 1944, l'effondrement du front de Normandie et le retrait sur la frontière allemande et le *Westwall*, allait se terminer fin février 1945. Auparavant, des combats isolés avaient permis aux Américains la prise d'*Aix-la-Chapelle*, le 21 octobre 1944. Les Allemands perdent également *Venlo* (Pays-Bas) le 3 décembre et *Jülich* (*Nordrhein-Westfalen*) le 8 décembre. Il y eut aussi, rappelons-le, le violent sursaut allemand de la bataille des Ardennes, déclenché le 16 décembre 1944, mais réduit à néant au bout d'un mois (23 janvier 1945) avec de très lourdes pertes.

Dans notre secteur, sur la rive gauche du Rhin entre *Bonn* et *Remagen*, la canonnade se fit entendre à partir du 23 février, venant du côté de *Düren* et de *Jülich*. Nous savions alors que, très probablement, la dernière phase, à l'Ouest, de la deuxième guerre mondiale avait commencé. Les Alliés étaient sans doute pressés d'atteindre et de franchir partout le Rhin, pour rencontrer l'Armée Rouge nettement plus à l'Est, dans les plaines de l'Allemagne centrale.

Nous étions donc immédiatement concernés.

C'est précisément à ce moment là que notre compagnie reçut l'ordre de remettre ce qu'elle détenait comme matériel neuf et performant : fusils d'assaut (*Sturmgewehr*), matériel anti-chars (*Panzerfaust*) etc., aux autres compagnies du bataillon, pour compléter l'équipement de celles-ci. Cette curieuse opération, après un temps d'étonnement, fut jugée plutôt rassurante pour notre avenir; elle l'était moins pour le sort de nos camarades des autres compagnies. Elle signifiait pour nous que nous n'allions probablement pas être engagés dans les combats qui s'annonçaient pour, au contraire, être mis en réserve, sans doute à l'Est du Rhin.

Le bruit avait couru, dans les rangs de l'unité, que notre chef de compagnie et unique officier, un sous-lieutenant, ayant trouvé une occasion, à *Oeverich*, de faire du cheval, avait fait une mauvaise chute, laissant sa compagnie sans chef pour quelque temps. Cet incident a pu avoir une certaine influence sur le choix de la 3ème compagnie pour sa mise en réserve.

## II. 10 Retour sur la rive droite du Rhin - En Westphalie

Tout se précipita dans la soirée du dimanche 4 mars : tandis que le gros du bataillon était engagé vers l'Ouest, face à la poussée de la 1<sup>ère</sup> armée américaine dirigée sur *Meckenheim* et le pont ferroviaire de *Remagen* qui, bien qu'abîmé, était encore praticable, notre 3ème compagnie reçut l'ordre, dans la nuit, de faire mouvement vers le nord-est, en direction de *Mehlem*, sur la rive ouest du Rhin près de *Bad Godesberg*. Là fonctionnait

toujours un bac pour personnes et véhicules permettant de se rendre à *Königswinter*, sur la rive droite .

Il était d'une extrême importance de parvenir à *Mehlem* et au bac avant le lever du jour : la journée s'annonçait assez belle ce qui voulait dire que nous avions de grandes chances d'être exposés au feu des chasseurs Thunderbolt américains, en particulier pendant la traversée du Rhin.

Le sort nous fût encore une fois favorable : après une marche harassante nous étions sur le bac au moment où l'on commençait à voir clair, une bonne demi-heure environ avant le lever du soleil ! Les avions américains n'étaient pas encore là !

Après *Königswinter*, notre colonne longea vers le sud la route qui chemine en bordure du Rhin et au pied du *Siebengebirge*. Le matériel, le ravitaillement, la cuisine roulante nous accompagnaient, sur des chariots tirés par des chevaux, ces braves chevaux dont l'état de fatigue déterminait la longueur de nos étapes. Notre unité, qui appartenait pourtant à une armée motorisée, ne disposait à l'époque plus d'aucun véhicule à moteur ! Il n'y avait d'ailleurs pas non plus le moindre officier avec nous.

Je fus complètement à l'aise et rassuré lorsque, après quelques kilomètres, la route s'engagea, en s'éloignant du Rhin, dans la forêt du *Siebengebirge*.

Cette migration n'était qu'un épisode du déplacement général des armées allemandes vers les régions de la rive droite du Rhin, en particulier du groupe d'armées B, commandé par Model, et qui comprenait la 5<sup>ème</sup> armée blindée, commandée à présent par le général Josef Harpe, la 15<sup>ème</sup> armée, commandée par le général von Zangen ainsi que le groupe « von Lüttwitz ». Dans une vaste zone à l'Est du Rhin, entre la Ruhr au Nord et la Sieg au Sud , la 5<sup>ème</sup> armée blindée occupa la partie Ouest, la 15<sup>ème</sup> armée l'Est et le Sud-Est, , le groupe von Lüttwitz le Nord-Est.

Entre temps, après le bac sur le Rhin et le *Siebengebirge*, nous poursuivions notre lent cheminement à travers cette région de moyenne montagne, vallonnée et boisée, d'abord au Sud, puis au nord de la Sieg ; elle correspond aussi à la partie Nord et Nord-Est du Massif schisteux-rhénan, qui constitue le « Sauerland ». En d'autres temps, avec un printemps naissant de mi-mars, cela aurait pu être du tourisme intéressant. Ce fut effectivement le cas, pour moi, quarante ans plus tard : j'avais aussi tenu à revoir la région à la même époque de l'année.

La première nuit, après une marche épuisante, nous cantonnions dans un hameau près de *Obereip*, déjà une localité du *Land Nordrhein-Westfalen* (NRW), dans l'arrondissement de Siegburg. J'ai dû prendre un tour de garde au milieu de cette nuit là. Il était de tradition que vers la fin des deux heures de veille, on allait réveiller le suivant. Il ne fut jamais réveillé, je m'étais endormi jusqu'au petit matin. Cela arrivait à tout le monde et ne s'ébruitait jamais.

Notre cheminement progressait vers le Nord, par *Eitorf*, où nous traversons la Sieg, puis *Waldbröl*, une agréable bourgade où nous avons dormi au chaud, pas loin du four du boulanger. Je m'étais fait une spécialité de participer au « détachement précurseur », un petit groupe qui partait préparer les cantonnements, une fois défini le lieu d'étape ; il fallait trouver une grande pièce pour la troupe, quelques maisons du village pour caser les sous-officiers...et ceux du détachement précurseur ! Les particuliers étaient très accueillants : pensez-donc, il s'agissait de loger des soldats allemands en Allemagne ! Il nous est aussi arrivé de trouver une famille à table où, à côté de la patronne, trônait un Maurice, un Jacques, c'est-à-dire le prisonnier français qui, pendant l'absence au front du patron, aidait à faire tourner l'exploitation. Nous, les passants, mangions, bien sûr, mais à la cuisine.

Nous étions à *Meinerzhagen* vers le 12 mars, au pied et à l'extrémité Sud-Ouest de l'*Ebbebirge*, un chaînon, en plein Sauerland, qui culmine à 663 m et s'étend vers le Nord-

Est jusqu'à *Plettenberg*. Peut-être l'*Ebbegebirge* devait-il jouer un rôle dans le système de défense des Allemands ? C'est en tous cas la thèse adoptée par les « *Lüdenscheider Nachrichten* » et citée par Willi Mues dans son ouvrage « *Der große Kessel* » ( 18, p.486)

Willi Mues mentionne l'arrivée dans la région, en mars, de notre *Armeewaffenschule*, aux effectifs supérieurs à ceux d'un régiment et placée sous le commandement du colonel von Woltersdorff avec mission de défendre l'*Ebbegebirge*.

Toujours est-il que nous nous y installons pour une bonne semaine, à *Hebberg*, un petit hameau de la commune d'*Attendorn*, arrondissement d'*Olpe*, en Rhénanie du Nord-Westphalie (NRW).

Là encore, mon aptitude à trouver des cantonnements chez les particuliers fit merveille : j'entrais en quelque sorte en sous-location auprès d'une famille de *Düsseldorf*, victime des bombardements et elle-même réfugiée chez le cultivateur. J'ai pu avoir d'intéressants entretiens avec le père : ancien membre d'un parti de gauche, il regrettait que ses enfants soient influencés par les idées nazies. J'ai eu l'occasion de le détromper sur les opinions des Alsaciens, que la propagande nazie décrivait comme ayant été heureux d'être « libérés » en juin 1940.

## II. 11 Encerclés dans la poche de la Ruhr (Ruhrkessel)

C'est là que, invité pour le dimanche de Pâques 1<sup>er</sup> avril, j'appris l'encerclement du groupe d'armées B : il faisait beau ; un avion américain passa au-dessus du village ; pour une fois ce n'étaient pas des bombes qui tombaient, mais des tracts, nous annonçant la nouvelle. Des unités de la 9<sup>ème</sup> armée américaine venant du Nord – Ouest avaient fait leur jonction, près de *Lippstadt* et de *Paderborn*, avec celles de la 1<sup>ère</sup> armée, venant du Sud-Ouest, par la tête de pont de *Remagen*.

J'ai su bien plus tard que l'écrivain allemand *Heinrich Böll* (7), prix Nobel de littérature en 1972, était passé par là à la même époque, début avril 1945 ; un soldat allemand sans illusions sur l'issue de la guerre. Dans son ouvrage « *Als der Krieg ausbrach* » (Lorsque la guerre fut déclenchée), il raconte que, près de *Waldbröl*, fatigué de transporter une mitrailleuse MG42 dont il était incapable de se servir, il la fit disparaître dans une fosse à purin avant d'être fait prisonnier le 9 avril.

Désormais encerclés dans ce qu'on a appelé par la suite le « *Ruhrkessel* » (le chaudron ou la poche de la Ruhr) (18), notre principal souci, à nous, la troupe, était bien évidemment de savoir comment sortir de là sans dommage.

Déjà, après l'échec, le 30 mars, d'une tentative, par quelques unités du groupe d'armées B, pour forcer un passage, près de *Kassel* et dans la région du *Harz*, avec l'intention de rejoindre des unités allemandes évoluant plus à l'Est, il n'était plus question d'autre chose que d'attendre sur place l'arrivée des Américains.

Dans ces tout premiers jours d'avril, le bruit des combats ne nous atteignait pas encore ; nous ne manquions de rien : les produits laitiers locaux ne pouvaient plus être consommés autrement que sur place. A brève échéance, tout serait fini, mais, bien entendu, cela n'allait pas amener nos supérieurs à rester inactifs : il faut avoir vécu l'acharnement mis à nous occuper dans ces moments là : de l'entraînement et encore de l'entraînement !

Les opérations américaines de réduction de la zone encerclée nous atteignirent le mardi 10 avril près de *Herscheid*, *Märkischer Kreis (Lüdenscheid)*, Rhénanie du Nord-Westphalie, ou NRW., où nous étions cantonnés depuis fin mars.

Nous avons tant fait d'exercices de rassemblement en vue d'un départ immédiat que, lorsque ce fut le bon, peu d'entre nous y ont vraiment cru et personne ne se pressa trop jusqu'au moment où des tirs d'artillerie et de chars nous ramenèrent brusquement à la dure réalité.

Plusieurs divisions américaines progressaient parallèlement selon un axe Sud-Est - Nord-Ouest (carte ). Face à notre 5<sup>ème</sup> *Panzerarmee*, dans la partie Ouest de la poche où nous nous trouvions, et selon *Wilhelm Tieke* ( 25 ) dans son livre « *Bis zur Stunde Null* », avançaient, à droite du Rhin, les 97<sup>ème</sup>, 78<sup>ème</sup> et 8<sup>ème</sup> divisions d'infanterie américaines. Après les tirs d'artillerie de *Herscheid*, notre compagnie chemina, sur la route 229 et pendant la nuit du 10 au 11 avril, en direction de *Lüdenscheid* et de *Radevormwald*. Cela continua, après le contournement de *Lüdenscheid* – ville ouverte –, jusqu'au soir du mercredi 11, sous la menace constante des « Jabos ». Enfin, nous nous engageons vers le Nord dans un vallon où coulait la rivière *Ennepe* qui aboutissait plus loin au barrage du même nom.

Là, nous avons été soumis pendant toute la nuit à un tir d'artillerie heureusement plus perturbateur que précis et meurtrier. Un camarade néanmoins fut blessé. Nous avons même trouvé un véhicule pour l'évacuer : une Jeep dérobée à l'armée américaine au bord de la route 229 que nous venions de quitter et où nous avons immédiatement été dépassés par nos poursuivants !

Le jeudi 12 avril, des instructions nous furent données pour établir une ligne de défense face à l'Est, en bordure d'un bois proche. Des trous furent creusés. Nous attendions, en position pendant toute la nuit, une nuit de nouvelle lune. Les tirs d'artillerie se sont poursuivis jusqu'au petit matin de ce vendredi 13 avril ; alors régnait un curieux silence ; rien de grave ne s'était passé pendant cette nuit, là où je me trouvais.

## II. 12 Vendredi 13 avril 1945 : Entrée en captivité

A la fenêtre d'une ferme proche flottait un drapeau blanc ; je m'attarde un instant pour insister sur le côté extraordinaire de cette situation : jamais, au grand jamais, un Allemand, civil ou militaire, n'aurait osé avoir l'idée, il y a encore peu de jours, de hisser un drapeau blanc sur sa maison ; cela était vrai tant qu'il pouvait se croire en territoire vraiment contrôlé par les forces allemandes . A présent, rien n'était plus sûr : les Américains étaient dans les agglomérations et sur les routes, les Allemands sillonnaient encore la campagne, la plupart prêts à se rendre ; d'autres, cependant, rêvaient de prendre le « maquis ».

Je reçus la visite de mon chef de section, un sergent. Je dus l'accompagner jusqu'à une autre ferme proche : les gens étaient dans leur cave et nous apprirent que les Américains étaient dans la petite ville de *Halver*, à 3 km, sur la route 229. Vers midi, voyant que la soupe se faisait attendre, je décidai de retourner à notre cantonnement du 12. Surprise ! La grange où nous dormions la veille était en ruines, nos affaires détruites et pillées. Plus de traces de notre roulante, ni du bureau de notre compagnie ! Plus de chef de compagnie !

C'est là que je vis réapparaître la Jeep qui avait servi la veille à évacuer notre blessé. C'était une très curieuse impression d'être assis sur le capot de cette Jeep, en plein jour, les jambes étalées sur la grande étoile blanche, exposé à la vue de tous les avions américains qui rodaient par là.

Elle m'emmena vers une sorte d'auberge où se trouvaient de nombreux soldats allemands. « Qu'attendez-vous ici ? », leur ai-je demandé ; « *Wir warten auf den Ami !* » ( Nous attendons les Américains ! ).

Précisons ici que cet « *Ami* » allemand n'a strictement rien à voir avec le nom homographe de notre langue. Il s'agit d'une contraction de « *Amerikaner* », mot surgi pendant la seconde guerre mondiale, beaucoup utilisé par la population pendant l'occupation américaine de l'Allemagne, toujours en usage et même accueilli par les dictionnaires de langue (Duden, Wahrig).

C'était maintenant tout à fait clair : l'armée allemande était en pleine décomposition.

Il devenait urgent pour moi de rejoindre les trois camarades Alsaciens de notre unité, avec lesquels, pendant notre périple de ces derniers jours, nous avons déjà envisagé différentes possibilités de « fausser compagnie » à notre compagnie.

J'ai eu la chance de les retrouver rapidement, prêts à partir.

Il restait à parcourir 3-4 km jusqu'à l'entrée de la ville d'*Halver*. Nous avons pris nos précautions : des tirs d'armes automatiques, tels que des rafales de MG42 allemandes, , mais surtout d'armes américaines, étaient perceptibles dans les alentours. Des escarmouches se produisaient encore ; nous devons rester armés, aussi bien face aux Allemands que face aux Américains.

Pour jeter nos armes dans un fossé nous avons attendu le moment où, à un tournant de la route, nous apercevions les avants postes américains. C'était comique : aussitôt repérés, nous étions invités, par des mouvements du bras, à accélérer notre allure.

Comme indiqué précédemment, l'accueil fut correct, presque cordial.

Nous avons pu discuter avec un officier américain qui connaissait le problème de l'incorporation des Alsaciens-Mosellans ; mais, malgré la présentation de documents démontrant notre qualité de Français et que – il faut le rappeler - de très nombreux incorporés Alsaciens-Mosellans portaient sur eux, il ne fut pas possible de nous faire reconnaître comme tels sur le champ pour, éventuellement, rentrer en France avec les prisonniers français de 1940.

A *Halver* même, sur une place où les Américains rassemblaient leurs prisonniers avant le départ en camions GMC, nous avons pu parler avec un groupe de prisonniers français de 1940, libérés ; l'entente fut parfaite, nous avons reçu de la nourriture.

Il faut dire qu'à plusieurs reprises, pendant ma présence à la Wehrmacht, j'ai pu rencontrer des prisonniers français : c'était le prisonnier qui travaillait à la ferme où j'étais moi-même hébergé, d'où quelques échanges : informations, chocolat (des colis de la Croix Rouge) contre chaussures de l'armée allemande ; c'était aussi un groupe de prisonniers rencontrés dans un abri pendant une alerte ( les civils d'un côté, les militaires et prisonniers de l'autre) ; ils étaient toujours très bien informés de la situation ; c'est par eux que, début février, j'ai appris, le jour même, la libération de ma ville natale, en Alsace.

Puis vint le véritable début de notre captivité, avec les « Go on ! », les « Let's go », ponctués de coups de bâton, pour accélérer la montée dans des camions GMC : le ton était donné. Il ne changea plus.

J'ai, depuis, eu l'occasion de visiter les Etats-Unis ; un séjour plutôt agréable , il faut le dire, mais.... lorsqu'à l'aéroport ou ailleurs, surgit un « Go on », mon sang ne se glace pas dans mes veines, mais j'ai un frisson.

Pour la première nuit, on nous parqua dans une prairie humide, dans un fond de vallée près de *Gummersbach*, un chef-lieu d'arrondissement (*Oberbergischer Kreis*, Rhénanie du Nord-Westphalie).

Au cours de la dernière nuit avant la captivité, l'artillerie américaine avait détruit notre cuisine d'unité ; le cuistot, la roulante, les réserves, tout avait disparu et il n'était plus question d'attendre quoi que ce soit ; nous avons donc maintenant vraiment faim ;

persuadés qu'une distribution de vivres ne saurait tarder, nous guettions toute arrivée de véhicules. En vain !

De très nombreux prisonniers sont passés par ce premier camp de rassemblement de la vallée de la « *Rospe* », en bordure ouest de *Gummersbach* ; des photographies de ce camp figurent dans plusieurs ouvrages d'historiens (13,18,25) ; on y reconnaît « *l'Hôtel Tabbert* » où des anciens se plaisent aujourd'hui à venir se retrouver et je dois dire que cela m'a fait du bien, à moi aussi, il y a quelques années, de pouvoir y déjeuner,...cette fois, accompagné d'un ancien camarade allemand (28) retrouvé lors d'une rencontre à Remagen.

Le lendemain, 14 avril, nouveau voyage en GMC. Les chauffeurs américains qui, généralement, conduisaient ces véhicules, étaient vraiment des experts au volant, mais les accélérations centrifuges qu'ils faisaient subir aux cargaisons très serrées de prisonniers et aux lattes qui devaient les retenir, dans les virages pris à toute vitesse, mettaient nos estomacs vides à rude épreuve.

## **II. 13 Retour sur le rive gauche du Rhin : Miesenheim et Andernach ; L'horreur des *Rheinwiesenzlager***

*Miesenheim* est un village à 3-4 km au Sud et au-dessus d'*Andernach* ; notre premier camp y était installé dans un champ au bord d'une route menant à *Andernach*, (14) ville située au bord du Rhin, sur la rive gauche, à 15 km environ au Nord de Coblenz. Avant d'arriver à *Miesenheim*, le 14 au soir, le ventre creux, nous étions justement revenus sur la rive gauche du Rhin par un pont provisoire, au Nord de Coblenz.

La vie (?) dans ce camp de *Miesenheim* est ce que j'ai connu de plus abominable dans mon existence. Plusieurs milliers de prisonniers entassés dans un enclos de 100m X 100m environ. La nuit, tous ne pouvaient trouver la possibilité de s'allonger ; encore fallait-il avoir envie de se coucher dans la boue qui se forme très rapidement, à la moindre pluie, avec le piétinement de tant de gens.

Les installations sanitaires ? Une immonde tranchée creusée en bordure de l'enclos ! On imagine le problème qui surgit, lorsque, la nuit, quelqu'un doit s'y rendre : il fallait se frayer un passage, par-dessus les autres, supporter les injures, encaisser des coups ; mais après, il était impensable de retourner à sa place, avec ses chaussures souillées ! D'ailleurs la question de retrouver sa place, de désigner ou reconnaître un endroit, n'avait plus de sens, surtout de nuit ; on était là où l'on avait été avec ses copains juste avant et Dieu sait, si on se perdait souvent, sur UN hectare de terrain !

Fin avril- début mai on nous installa, pendant quelques nuits pluvieuses, un brasero : un fût d'essence troué, alimenté en charbon. Alors nous étions assis en rond, autour du feu, ceux de devant avaient trop chaud et se faisaient rapidement griller les genoux du pantalon ; quand on était à l'arrière, on restait au froid. Ce fut aussi l'occasion d'utiliser des pommes de terre crues qu'on nous avait distribuées : une patate au bout d'un fil de fer, plongée et très vite carbonisée dans la braise, un délice pour nous !

Nous étions encore à *Miesenheim* lorsque, un matin, la question des poux fut réglée définitivement : une pulvérisation de D.D.T. sous la chemise, une autre dans le pantalon, et l'affaire était réglée ; sur la question, les Américains avaient une bonne longueur d'avance par rapport aux Allemands. Les longues séances dans des stations d'épouillage de la Wehrmacht étaient peu efficaces, mais apportaient des moments de détente.

La signature de l'Armistice fut connue dès le 8 mai ; nous étions toujours dans la boue de *Miesenheim*, « bruts de capture », c'est-à-dire tous ensemble, Allemands et autres « *Beutedeutsche* », soldats de récupération, Autrichiens, Alsaciens-Mosellans, Luxembourgeois, Belges, Italiens, Sudètes, Hongrois, Yougoslaves etc..

Aucun enregistrement de l'identité des prisonniers n'avait encore été fait. Des prisonniers mouraient : on peut se demander si leur identité avait été relevée. L'opération de tri eut lieu peu après le 8 mai, à l'américaine : en pleine nuit, sous une batterie de projecteurs et presque autant de haut-parleurs on appela à passer dans un autre enclos tous les prisonniers qui n'avaient pas été allemands avant « l'Anschluss » de l'Autriche. Le jour venu s'engagea une très curieuse marche vers le « nouveau camp », au bord du Rhin, à l'entrée sud-est d'*Andernach*. et à quelques kilomètres du camp de *Miesenheim*. Nous défilions lentement, entre deux rangées de soldats américains, armés mais assis, chacun sur sa petite caisse en bois.

Dans ce camp d'*Andernach*, nous étions donc maintenant séparés des Allemands ; parmi un millier environ d'autres « étrangers », nous étions exactement 100 Alsaciens-Mosellans, ce qui était bien pratique pour la perception du ravitaillement, qui était distribué par lots de cent portions.

Nous avons maintenant beaucoup plus de place, un sol plus sain, moins souvent boueux. Mais nous logions toujours à la belle étoile et la quantité de nourriture ne connut pas d'amélioration. Je n'avais pas de protection contre la pluie, ma toile de tente m'ayant été volée. Etre ainsi exposé nuit et jour au temps qu'il fait est une situation désespérante, dans nos régions, par un temps de printemps pluvieux. L'homme n'est pas fait pour vivre dehors, sous nos latitudes. Pourquoi imposer une telle souffrance à des prisonniers de guerre mal nourris ? Rappelons-nous que, pas loin de là, près de *Düsseldorf*, l'homme de *Neandertal*, il y a plus de 100.000 ans, pouvait probablement s'abriter dans la grotte où son squelette a été trouvé !

Près de la bande de terrain qui nous était affectée, j'avais repéré un cratère de bombe assez profond ; sous une couverture sablonneuse apparaissait une épaisse couche argileuse assez compacte ; j'entrepris d'y creuser une courte galerie horizontale, au profil ogival vers le haut, me permettant de m'y fourrer pour la nuit ; sa profondeur ne dépassait pas 90 cm environ, pour des raisons de sécurité (plusieurs prisonniers sont morts ensevelis) ; j'ai pu me procurer des cartons pour abriter les pieds. Des camarades sont rapidement venus s'installer tout autour ; nous formions alors la communauté du cratère.

J'ai pu ainsi dormir à l'abri pendant environ deux semaines. Début juin, mes camarades d'unité, qui détenaient encore leur triangle de toile de tente, me pressèrent d'en retrouver un pour former avec eux une tente complète à quatre. Ce fut fait le dimanche suivant.

Comme un peu partout dans le monde, les dimanches, même dans cet horrible camp de prisonniers américain, n'étaient pas des jours ordinaires. Nos gardiens, qui évoluaient dans les larges allées qui séparaient les différents enclos bordés de barbelés, s'asseyaient comme d'habitude sur leur petite caisse en bois, mais, ce jour-là, en extrayaient, avec une lenteur calculée, de nombreuses cartouches de « Camel », « Lucky Strike », « Philipp Morris » ; bientôt, des gestes annonçaient les conditions du troc : ce jour-là, c'était 'trente', 30 Reichsmark pour une cigarette ! (plus tard, on est monté à 50 RM).

Nous avons encore beaucoup de billets sur nous : la solde accumulée que nous ne pouvions dépenser nulle part et qui avait échappé à la fouille ! J'eus les trois cigarettes qu'un fumeur me demandait en échange d'un triangle de toile. Restait la question de trouver un mât de tente. Le bois était extrêmement rare dans le camp ; la moindre brindille était ramassée pour les feux de cuisine, puisqu'il fallait bien essayer d'utiliser les pommes de terre, les pâtes, le thé qu'on nous donnait ; précisons que nous ne recevions aucune nourriture chaude, mais des produits de base froids, des conserves froides.

Le mât fut finalement confectionné avec des bûchettes de bois, détachées la nuit avec un couteau, le long des poteaux de l'enclos et assemblées avec du fil de fer ; il avait l'avantage d'être démontable !

Sous cette étroite tente, j'avais trouvé un abri sûr pour les trois dernières semaines.

Dès que mon départ du cratère fut connu, j'ai vu affluer des prétendants à la succession. Les 5-6 semaines passées au camp d'Andernach sont la période où l'approvisionnement en nourriture devint assez régulier ; elle était d'excellente qualité, mais terriblement insuffisante.

**Ration de base quotidienne : nous recevions, par prisonnier :**

Sucre en poudre, env. 45g (2 cuillères)	172,8 Kcal
Lait en poudre, env. 45g (2 cuillères)	220,5 Kcal
Œuf en poudre, env. 22,5g (1 cuillère)	128,3 Kcal
Pain frais, environ 100 g	255 Kcal
<b>TOTAL :</b>	<b>776,6 Kcal</b>

**Compléments :**

A cette ration de base venaient s'ajouter d'autres aliments, variables en nature et en quantité. Voici la ration complémentaire du 3 juin 1945, dont j'ai pris note, car elle représente de loin la plus riche que nous ayons connue :

Haricots verts, 90,7 g (10 boîtes de 2 LBS pour 100)	81,93 Kcal
Tomates, 36,2 g (4 boîtes de 2 LBS pour 100)	6,16 Kcal
Betteraves rouges, 45,3 g (5 boîtes de 2 LBS pour 100)	13,14 Kcal
Sardines / Saumon, 58,9 g (13 boîtes de 1 LB pour 100)	81,93 Kcal
Semoule 27,2 g (3 paquets de 2 LBS pour 100)	6,16 Kcal
Maïs, 45,3 g (5 paquets de 2 LBS pour 100)	166,70 Kcal
Saindoux, 5 g par personne	42,50 Kcal
Sel, poudre pour limonade, café, extrait pour potage,	
Note : 1 LB (pound) = 453,6 g	
<b>TOTAL :</b>	<b>523,62 Kcal</b>

**En tout, par conséquent : environ 1300 Kcal , valeur journalière maximale perçue par un prisonnier Alsacien-Mosellan au camp d'Andernach en mai-juin 1945.**

C'est une valeur **maximale** parce qu'elle correspond à l'un des « **meilleurs** » jours et aussi parce que, en cas de doute sur le contenu exact d'une boîte ou d'un paquet, j'ai toujours retenu les valeurs limites supérieures (maïs, sardines). Il est certain, en comparant la liste du 3 juin avec ce que nous recevions à *Miesenheim*, que dans ce dernier camp la ration quotidienne ne dépassait que rarement les 1000 Kcal.

J'ai demandé à un médecin de m'indiquer la ration alimentaire normale pour permettre à un jeune de près de 20 ans de supporter sans dommage les conditions de détention décrites ci-dessus : **la réponse est 3500 à 4000 Kcal, c'est-à-dire environ trois fois plus que notre ration maximale d'Andernach !**

Nos rêves étaient peuplés, non pas d'aventures galantes, mais de repas plantureux auxquels nous étions invités ; le début de notre matinée consistait alors à nous raconter, avec force détails, tous ces festins. Je pense aujourd'hui que d'en arriver là traduit un stade inquiétant de sous-alimentation.

## II. 14 Retour en France – Libération

Autour du 15 juin, les 100 Alsaciens-Mosellans du camp d'*Andernach* furent d'abord transférés au camp de *Bingen*, plus au sud dans la vallée du Rhin. Nous y sommes restés quelques jours pendant lesquels arrivaient des groupes de compatriotes en provenance d'autres camps où, selon nos camarades, les conditions de détention étaient au moins aussi mauvaises qu'à *Andernach*. Elles n'allaient pas être meilleures non plus à Bingen.

Nous étions finalement plusieurs centaines d'Alsaciens-Mosellans lorsque le train partit enfin en direction de la France.

Le train se mettait en marche; ça y est ! c'était enfin le départ, non plus pour un autre camp, mais le vrai départ pour le retour au pays, le retour vers la France !

Trop beau , trop beau pour être vrai? Trop beau aussi pour un cœur d'Alsacien sortant de la guerre : oui mais alors, Goethe, Schiller, ces monstres sacrés auprès desquels tu as pu te réfugier et que tu as appris à aimer, après avoir déjà fait leur connaissance avant 1940, au collège français , en même temps que de Victor Hugo, Lamartine, Balzac et d'autres ? Fini, tout cela?

Un bref instant d'inquiétude, réflexe encore conditionné par des années de contraintes, d'interdictions et de déceptions : mais non, imbécile ! tu es libre (ou plutôt : tu vas l'être sous peu), tu retrouveras donc tout le monde, et Goethe, et Balzac, et Schiller, et Lamartine, tu vas pouvoir les lire tous; quel bonheur !

Nous étions très affaiblis ; il avait fallu s'entr'aider pour arriver à grimper dans les wagons : des wagons prévus pour le transport de caillasse : la vie à ciel ouvert continuait , la disette aussi, avec pourtant un confort inattendu : un trou au milieu du plancher était bien commode pour laisser se détendre les pieds au-dessus de la voie, bien commode aussi quand se présentait certain besoin naturel...

Après une nuit fraîche dans une gare près de la frontière Sarre-Moselle (j'ai pu vérifier plus tard que c'était bien notre première nuit en France (Hargarten), ce fut bientôt l'entrée dans le hall de la gare de Metz : un accueil extrêmement chaleureux nous fut réservé pour cette première rencontre avec la population française : évidemment ici, en Moselle, tout le monde savait qui nous étions ; des nouvelles partaient aussitôt vers des familles de la région.

### **La gare et le pont de la déception Les grosses pierres de nos voisins vosgiens :**

Mais il fallut déchanter quelque temps après. A l'arrivée dans le département des Vosges, pourtant limitrophe de mon Haut-Rhin natal, ce fut la déception : après l'indifférence et le mépris de nos gardiens et alliés américains qui, sous nos yeux, devant des prisonniers affamés, propulsaient dans la nature, d'un coup de pied, le contenu de paquets de rations dont ils n'extrayaient que les cigarettes, voilà, à l'arrêt du train en gare de Neufchâteau (Vosges), depuis un pont qui surplombait la voie, des gens excités qui jettent sur nous de grosses pierres. Il est vrai que nous portions encore les tenues allemandes. Les essais d'explications, en français naturellement, la présence avec nous de drapeaux français, - qu'on a d'ailleurs essayé de nous arracher - tout cela n'a pas été compris et n'a pu amener ces gens à la raison.

L'incident aurait mérité, à l'époque, une analyse plus profonde. Il ne fait pas de doute que la foule chaleureuse en gare de Metz attendait notre arrivée, peut-être même prévenue de notre passage.

Qu'en était-il à Neufchâteau, où l'on attendait certainement aussi le passage d'un train de prisonniers, vu le nombre de personnes présentes sur ce pont, déjà munies de projectiles ? J'ai pu relever, dans des récits de captifs allemands, ( 5 ) qu'au cours de leurs voyages à travers la France en wagons de marchandises, des jets de pierres ou de morceaux de charbon étaient partout très fréquents à chaque arrêt. Les heures de passage de ces trains devaient être plus ou moins connues par des personnes qui avaient le temps d'attendre. Ces gens savaient-ils que, ce jour-là, il s'agissait d'incorporés de force d'Alsace-Moselle ? . Je veux bien supposer que non, et que, même dans le département des Vosges, l'incorporation de force était mal connue et peut-être surtout mal comprise, puisque nos explications n'ont servi à rien.

En tous cas, ces actes regrettables, faciles et sans prise de risques, n'honorent pas notre pays et n'ont rien à voir avec des actions de résistance. En juin 1945, la Libération était acquise, la France était au travail. C'était donc en juin 1945, il y a près de 60 ans. L'incompréhension, les préjugés, se sont-ils apaisés depuis ? ;

Il ne me paraît pas inutile de rappeler ici combien, en Allemagne, avec nos tenues allemandes, nous avons pu fraterniser avec les prisonniers français de 1940.

Nous étions en route pour Chalon-sur-Saône, où fonctionnait le centre de rassemblement et de démobilisation des prisonniers de guerre français.

Après un service d'accueil très chaleureux à Culmont-Chalindrey, pour notre deuxième nuit en France, la traversée de Chalon-sur-Saône se passa sans incident, mais dans une certaine fraîcheur. On peut penser que la population était informée de notre passage.

Nous allions bientôt être remis aux autorités françaises, encore fallait-il être devenus officiellement des prisonniers de guerre de l'armée américaine ; jusque là, nous étions seuls à savoir qui nous étions ; pour l'extérieur nous n'étions qu'un « amas » de prisonniers sans nom, qui avaient certes déclarés être français, mais dont l'identité n'avait pas encore été enregistrée. J'en veux pour preuve le fait que quelques « non-français » avaient même réussi à se glisser parmi nous. Rappelons le drame qui a frappé les familles de tous ces pauvres malheureux inconnus qui ont eu la malchance de mourir dans un des camps.

C'est pourquoi, avant d'être hébergés dans le quartier Carnot, alors sous contrôle américain, à Chalon, eut lieu notre enregistrement en tant que prisonniers de l'armée américaine ; ce fut fait vers le 17 juin .

Mais j'étais en captivité depuis le 13 avril !

Dix semaines de captivité anonyme, dix semaines pendant lesquelles aucune information précise sur mon sort n'aurait pu être communiquée à mes proches, s'il m'était arrivé quelque chose ; dix semaines pendant lesquelles, comme moi, des centaines de milliers de prisonniers ont végété, à l'insu de presque tout le monde, dans de très mauvaises conditions de survie.

A Chalon, donc, ce fut d'abord la séance de fouille ; délicatesse de nos alliés américains : la fouille était aux mains – si je puis dire - de prisonniers allemands particulièrement arrogants, chapardeurs et soumis à leurs maîtres : « *Wenn du nicht zufrieden bist, gehn' wir zum Ami* » (Si t'es pas content, nous allons voir « l'Ami » , l'Américain, v. p.20 ). En fait il apparaît, selon de nombreux témoignages, que le vainqueur,

aussi bien à l'Ouest qu'à l'Est, faisait systématiquement appel à certains prisonniers, sélectionnés et favorisés, pour exercer le contrôle de la masse des autres prisonniers.

La nourriture était maintenant abondante et bonne ; preuve qu'on peut nourrir correctement les prisonniers de guerre, quand on veut.

Avant de quitter la caserne Carnot, les autorités militaires américaines nous imposèrent la signature d'une déclaration par laquelle nous renoncions à toute réclamation ou plainte contre l'armée américaine. Le texte était bilingue, certes, mais personne n'a eu le temps de bien le lire et encore moins de réagir.

Curieux procédé, tout de même, qui, dans l'actualité récente (juillet 2007) resurgit en Libye au moment de la libération d'un groupe d'infirmières bulgares, accusées d'avoir inoculé le virus du sida à des enfants libyens. Incarcérées et torturées depuis 1999, libérées sous la pression de l'Union Européenne par les autorités libyennes, ces infirmières ont du s'engager à renoncer à toute plainte contre leurs geôliers.

Quels terribles aveux !

J'étais libéré le 25 juin 1945.

## **II. 15 Cinquante ans après**

En relisant ce premier récit, je ne peux m'empêcher de constater que des prisonniers de guerre passés aux mains des Américains en avril 1945 et parqués comme du bétail dans les enclos à ciel ouvert installés dans des prairies sur les bords du Rhin et recevant une nourriture très insuffisante, subissaient des conditions de vie et avaient des chances de survie guère meilleures que celles des prisonniers dans un camp de concentration nazi, telles qu'elles sont décrites par les survivants.

Retenons le témoignage d'un responsable américain : « J'étais très étonné de voir nos prisonniers presque aussi faibles et émaciés que ceux que j'avais vus dans les camps de concentration nazis » (Robert Murphy, conseiller politique du Général Eisenhower).

Dans le *Rheinwiesenslager*, pas de mise à mort immédiate, certes, mais la mise en danger de mort à plus ou moins brève échéance des plus faibles : il y a ceux qui, à bout de forces, s'étaient noyés dans l'horrible fosse des latrines, d'autres, ensevelis par l'effondrement d'un abri creusé sous terre, et plus souvent la malnutrition, la faim et la faiblesse, les maladies : la dysenterie, les pleurésies et pneumonies causées par l'exposition, jour et nuit, aux intempéries, à la pluie, au froid ou à la chaleur et ceci, rappelons le, avec une nourriture très insuffisante.

## **III. Mais pourquoi des conditions de détention aussi inhumaines ?**

### **Une grave violation de la Convention de Genève dans les camps américains au bord du Rhin !**

### III. 1 Les *Rheinwiesenerlager* ou Rhine meadow camps, *les camps de prisonniers « au bord du Rhin »*

Je viens d'évoquer mon expérience personnelle des *Rheinwiesenerlager* de Miesenheim et d'Andernach. Petit à petit, notamment grâce aux ouvrages de James Bacque, c'est-à-dire plusieurs dizaines d'années après les faits, dans les années quatre-vingt-dix, j'ai pris conscience de l'ampleur du crime commis et du grand nombre de victimes.

J'ai pu rencontrer des « anciens pensionnaires » de ces camps, ceux de Remagen, Sinzig etc..., des Allemands surtout, mais aussi des Luxembourgeois, Belges, ces derniers étant également des incorporés de force comme les Français d'Alsace et de Moselle ; il y avait naturellement beaucoup d'Autrichiens, ainsi que des Hongrois.

De leurs nombreux témoignages, souvent écrits, se dégage une somme de traits communs à l'ensemble de la vingtaine de camps établis sur la rive gauche du Rhin. Ce qui me frappe, c'est le nombre et la concordance de ces traits communs : comme dans un grand service public, une installation ressemble à une autre, une gare ressemble à une autre gare, une mairie, une école ressemblent aux bâtiments correspondants dans une autre commune, on perçoit bien ici l'empreinte d'un décideur unique qui a voulu que, par exemple, les prisonniers, où qu'ils soient, vivent dehors.

### III. 2 L'Acte fondateur :

Comme pour le Konzentrationslager, (camp de concentration ou K.Z.), la langue allemande a permis de nommer par un seul mot, et de manière évocatrice, ce qui correspond à une autre horreur : l'horreur des camps de prisonniers « au bord du Rhin », les *Rheinwiesenerlager*.

L'acte fondateur de ces horribles camps est une décision délivrée le 10 mars 1945, autorisant le commandant en chef des troupes américaines en Europe, le général Dwight David Eisenhower, de ne pas libérer les prisonniers de guerre capturés en Allemagne, mais de les maintenir en captivité en tant que « Disarmed Enemy Forces ( D.E.F. ) » (Forces Ennemies Désarmées).

Précisons tout de suite que cette opération enlevait aux prisonniers de guerre la protection de la Convention de Genève – pourtant signée par les Etats-Unis d'Amérique -. Il s'agit donc bien là d'une grave violation de la Convention de Genève de 1929, convention qui fut respectée par les Allemands vis à vis des prisonniers français de 1940.

On indique parfois que la découverte des atrocités des camps de concentration allemands aurait influencé Eisenhower ; ce n'est pas impossible, mais c'est peu probable, puisque sa décision du 10 mars 1945 a précédé de presque un mois la découverte et sa visite, le 4 avril 1945, du premier camp d'horreur (Ohrdruf-Nord), près de Gotha.

**Mais en réalité, dès 1943, les Alliés s'étaient déjà entendus et avaient pris la surprenante décision, en rupture avec le droit des peuples, de ne pas traiter les futurs captifs comme prisonniers de guerre, mais comme prisonniers de droit commun, ce qui laissait à leurs chefs de guerre la liberté de disposer à leur convenance des prisonniers.**

**Par commodité, je désignerai désormais le camp dans les prairies au bord du Rhin, le Rheinwiesnlager, par le sigle RWL.**

---

### **III. 3 Voici ce qui caractérise le RWL :**

#### **Arrivée et installation dans le RWL . Absence de relevés d'identité :**

Aussitôt arrivés dans ces prairies, après un voyage, serrés à l'extrême dans des camions GMC bondés, les prisonniers étaient entassés, dehors, dans des sortes de parcs à bestiaux entourés de barbelés. Il est très important de noter qu'aucun relevé d'identité des prisonniers n'est alors effectué, seul le nombre compte. Dans la majorité des cas, aucun enregistrement d'identité n'est pas non plus effectué par la suite, pendant toute la présence du prisonnier dans le camp.

Comme je l'indiquais plus haut, ma propre identité en tant que prisonnier de guerre de l'armée américaine n' a été enregistrée qu'après mon passage en RWL, à mon arrivée en France pour être libéré, soit plus de deux mois après mon entrée en captivité. Seul, un tri par nationalité avait été effectué après l'Armistice.

Et l'on comprend la désolation des milliers de familles dont un être cher a péri misérablement comme inconnu dans l'un de ces camps.

Aussitôt déversés dans la prairie, tous ces prisonniers, par leur piétinement, surtout lorsqu'en plus, la pluie ou la neige tombait, transformaient très rapidement le pré en borbier. Se coucher là dedans ? dormir là-dedans ? La fatigue faisant son œuvre, on finissait par essayer tout de même, on écartait la boue ; les plus chanceux s'allongeaient sur des cartons, très vite trempés.

Dans les premières semaines, on disposait de moins d'un mètre carré par prisonnier ;

#### **Les conditions sanitaires :**

Elles étaient inhumaines : nous étions tous dehors, tous et toujours, pendant toute la durée de notre présence dans les RWL , c'est-à-dire pendant plus de deux mois ! Des blessés et des malades gisaient sans protection dehors, dans le froid et les intempéries ; on manquait d'eau.

#### **Parlons des latrines :**

Des fosses nauséabondes creusées en bordure des enclos. Ces latrines, où l'on s'asseyait sur une barre longitudinale à la vue de tout le monde, ont aujourd'hui une sinistre réputation : des dizaines de prisonniers, épuisés, malades, y sont tombés et ont fini misérablement leur vie, morts noyés dans les excréments ! Mais elles sont aussi reconnues aujourd'hui comme des sépultures devenues très respectables, témoins indiscutables et **caractéristiques** des *Rheinwiesenberg*.

### **La nourriture :**

Les autorités militaires américaines interdisaient l'utilisation des réserves existantes de vivres, allemandes ou américaines.

Des réserves allemandes avaient été laissées à la disposition de la population civile.

Il était cependant interdit aux personnes civiles de s'approcher d'un camp pour apporter de la nourriture aux prisonniers ; les aliments étaient confisqués et détruits, les personnes étaient averties qu'on leur tirerait dessus en cas de récidive.

Une proposition de la Croix Rouge Internationale de fournir des rations alimentaires a été refoulée par l'autorité américaine, sous prétexte que l'on ne manquait de rien.

J'ai décrit en détail, dans mon propre témoignage ci-dessus, la composition des rations perçues à Miesenheim (**1000 Kcal**, souvent moins) et Andernach (environ **1000 Kcal**, rarement **1300**).

Je peux rappeler ici qu'à Tambov, ( 23 ) le principal camp de détention des Alsaciens-Mosellans en Russie, la ration quotidienne était évaluée à **1340 Kcal/jour** et que, en 1944, les détenus d'Auschwitz recevaient **2000 Kcal** par jour.

Rappelons aussi que la ration normale d'un homme jeune doit comporter de 3500 à 4000 Kcal. , lorsque celui-ci peut trouver des conditions de vie normales, notamment la protection contre le froid et les intempéries. Je suis toujours à la recherche d'un chiffre précis sur le surplus à prévoir lorsque cette protection n'est pas assurée.

Il est à noter que nous n'avons jamais perçu d'aliments chauds : nous recevions des pommes de terre crues, des produits de base secs (pâtes, poudre de lait, de café, thé) . Il fallait donc « se débrouiller » ; à force d'ingéniosité, de petits foyers ont pu fonctionner, tant que les moindres brindilles ligneuses n'avaient pas encore été ramassées. Lors de déplacements, d'un camp à un autre, on pouvait voir des prisonniers chargés de tout un matériel « de survie » : récipients-boîtes de conserve, grilles de foyer de fabrication « locale » , bidons, sans oublier les cartons-couchettes etc...

### **Vivre à la belle étoile :**

**Rappelons que partout, il n'était absolument pas question de recevoir un abri pour la nuit !**

Des stocks de tentes d'origine allemande et américaine existaient : il était interdit de les utiliser : il fallait rester dehors !

L'absence d'abri , d'avril à juin-juillet 1945 , voulue par l'autorité américaine est , avec l'insuffisance criante de nourriture, l'un des principaux facteurs de mortalité dans ces camps . Malgré l'interdiction, les prisonniers se sont mis à creuser des trous, voire des amorces de galeries souterraines ; beaucoup ont péri, noyés dans la mélasse, étouffés sous un effondrement.

### **Le Courrier :**

Ce paragraphe sera court : il n'y a pas et il ne doit pas y avoir de relation avec l'extérieur pour le prisonnier d'un RWL .

Pas de correspondance postale ; interdiction de recevoir ou de vouloir transmettre des messages par la population locale. Celle-ci est éloignée et même menacée de mort si elle cherchait à s'approcher ou à ravitailler des prisonniers.

### **Un témoignage américain :**

Paul Brech, professeur de philosophie, fut gardien américain à Andernach. Il raconte qu'un officier lui dit : « c'est notre politique que ces hommes ne soient pas nourris » ; Brech essaya de faire passer du pain aux prisonniers, mais se fit rappeler à l'ordre.

### **Un Prisonnier de « capitulation » à l'Est :**

En mai 1945, au moment de la capitulation des forces allemandes, des unités de la Wehrmach cherchaient à ne pas tomber aux mains de l'Armée Rouge, sans toujours y parvenir. Ainsi , raconte Helmut Grüter dans son livre très remarqué (14 ), cet officier d'artillerie fut capturé, en Tchécoslovaquie, au bord de la rivière *Vltava*, un affluent de l'Elbe également connu sous son nom allemand de *Moldau*. Curieusement, il passa lui aussi trois semaines dans une prairie au bord du fleuve , mais ne s'en plaint pas vraiment, car il faisait beau là-bas, en mai 1945 et, de plus, un stock de vêtements avait été distribué pour renouveler l'habillement. Mais surtout , je retiens que dès l'entrée en captivité , tous les éléments de l'identité des prisonniers avaient été soigneusement enregistrés.

### **Un Japonais, prisonnier des Américains aux Philippines :**

A la même époque, le grand écrivain japonais, Shohei Ōoka,( 20) fut capturé par les troupes américaines, le 24 janvier 1945, sur l'île de Mindoro, aux Philippines, au sud de l'île de Luzon et de Manille. Très affaibli par la maladie (malaria) et par une déficience cardiaque, il fut ensuite soigné dans deux hôpitaux militaires américains, puis placé dans un vaste camp de prisonniers comportant des baraquements.

Lui aussi, d'abord au moment de la capture, puis à l'entrée dans le camp de prisonniers , fut soumis à un minutieux relevé de son identité, avec photographies, prises d'empreintes digitales.

Il signale la distribution de tracts invitant les combattants japonais à se rendre, à « se placer sous la protection bienveillante de l'armée américaine ».

Mais il est intéressant de comparer les conditions de détention aux Philippines avec celles que j'ai connues en Rhénanie à la même époque : aux Philippines, la Convention de Genève était respectée, la nourriture était suffisante. Des contingents d'aide de la Croix Rouge parvenaient aux prisonniers, notamment des cigarettes.

Ōoka rapporte que certains malades étaient perplexes face à la bienveillance des médecins américains et que, d'une façon générale, les prisonniers japonais, qui se considéraient comme déshonorés par leur entrée en captivité, étaient surpris d'être traités comme des êtres humains. L'esprit « Croix Rouge », ajoute cet auteur , semblait perturber les Japonais. Une explication possible viendrait du fait que les Conventions que les Etats se sont empressés de signer, permettent bien d'envoyer les gens au front avec une sorte de garantie, mais laissent subsister la contradiction qui affecte beaucoup d'œuvres charitables, qui est de vouloir modifier un effet sans en supprimer la cause.

## IV . La Croix Rouge Internationale ;

### IV. 1 Généralités

La Croix Rouge Internationale a précisément été créée à l'initiative du Genevois Henri Dunant dans le but de venir en aide aux victimes de la guerre. Plusieurs Conventions de Genève successives ont été établies depuis la création de la Croix Rouge en 1863, notamment la Convention du 27 juillet 1929, pour humaniser et adoucir le sort des prisonniers de guerre. Elle avait été signée par 47 états, dont les Etats-Unis d'Amérique.

Aujourd'hui dépassée par une nouvelle Convention signée en 1949, c'est bien pourtant la Convention de 1929 qui devait être observée par les belligérants de la Seconde Guerre Mondiale.

Rappelons que l'ensemble fonctionne sous l'autorité du Comité International de la Croix Rouge (C.I.C.R.), organisme composé exclusivement de citoyens appartenant à un Etat dont la neutralité est reconnue par tous les signataires de la Convention de Genève. Cet Etat est appelé « la Puissance Protectrice ». Les responsables du C.I.C.R. ne peuvent être suspectés de partialité dans leur action ayant pour objet d'humaniser la guerre.

### IV. 2 Les dispositions essentielles de la Convention de Genève de 1929

Après avoir exposé ci-dessus les traits caractéristiques du *Rheinwiesentalager*, il sera facile de comparer ceux-ci à certains articles imposés par la Convention de Genève et de relever l'énorme écart dans l'observation de ces derniers.

L'article 4 annonce que la puissance détentric ( ici : les Etats – Unis d'Amérique) est tenue de pourvoir à l'entretien des prisonniers.

L'article 8 traite de la question de l'enregistrement de l'identité des prisonniers et de l'organisation de la correspondance avec les familles : « les belligérants sont tenus de se notifier réciproquement toute capture par l'intermédiaire des bureaux de renseignements . Ils sont également tenus de s'indiquer mutuellement les adresses officielles auxquelles les correspondances des familles peuvent être adressées aux prisonniers de guerre . Aussitôt que faire se pourra, tout prisonnier devra être mis en mesure de correspondre lui-même avec sa famille ».

L'article 10 précise que « les prisonniers de guerre seront logés dans des bâtiments ou des baraquements présentant toutes garanties possibles d'hygiène et de salubrité Les locaux

devront être à l'abri de l'humidité, suffisamment chauffés et éclairés. Quant aux dortoirs, ils seront les mêmes que pour les troupes de dépôts de la puissance détentrice ».

L'article 11 ajoute que « la ration alimentaire des prisonniers de guerre sera équivalente en qualité et en quantité à celle des troupes de dépôts. De l'eau potable en suffisance leur sera fournie. L'usage du tabac sera autorisé » ;

L'article 12 indique que « l'habillement, le linge et les chaussures seront fournis aux prisonniers de guerre par la puissance détentrice ».

L'Article 13 traite des mesures d'hygiène : « les belligérants seront tenus de prendre toutes les mesures d'hygiène pour assurer la propreté et la salubrité des camps et pour prévenir les épidémies.

Les prisonniers de guerre disposeront, jour et nuit, d'installations conformes aux règles de l'hygiène et maintenues en état constant de propreté ».

L'article 16 va jusqu'à se préoccuper de la santé mentale et physique des prisonniers, en disant que « les belligérants encourageront le plus possible les distractions intellectuelles et sportives organisées par les prisonniers de guerre ».

**Il est manifeste que les dispositions prévues par ces articles de la Convention de Genève n'ont pas été respectées dans les RWL . C'était d'ailleurs prévu , puisque le statut des D.E.F. avait été inventé pour cela .**

**Certes, des difficultés de ravitaillement et d'hébergement ont surgi lors d'un afflux très important de prisonniers au moment de la capitulation, en avril-mai 1945. On ne peut cependant pas comprendre que, malgré des aides proposées, malgré la possibilité de libérer les prisonniers, l'autorité militaire américaine ait maintenu son projet de soustraire des centaines de milliers de prisonniers à la protection de la Convention de Genève pour les précipiter dans des camps de la mort jamais connus dans l'histoire des guerres.**

-

### **IV. 3 Contrôle de l'application de la Convention :**

L'article 86 affirme la nécessité d'exercer un contrôle de l'application des dispositions de la Convention et prévoit l'intervention, « en dehors du personnel diplomatique représentant la Puissance protectrice, de délégués neutres, qui devront être agréés par le belligérant concerné ».

L'article 86 poursuit : « les représentants de la Puissance protectrice ou ses délégués agréés seront autorisés à se rendre dans toutes les localités, sans exception, où sont internés des prisonniers de guerre. Ils auront accès dans tous les locaux occupés par des prisonniers et pourront s'entretenir avec ceux-ci, en règle générale sans témoin , personnellement ou par l'intermédiaire d'interprètes ».

« Les belligérants faciliteront dans la plus large mesure possible la tâche des représentants ou des délégués agréés de la Puissance protectrice. Les autorités militaires seront informées de leur visite ».

### **IV. 4 La réalité du contrôle :**

En réalité, d'avril à octobre 1945, période pendant laquelle fonctionnaient les *Rheinwiesenlager*, il apparaît que l'autorité militaire américaine n'a jamais autorisé les délégués de la Croix Rouge à venir inspecter un des camps des prairies au bord du Rhin.

Le rôle de la Suisse en tant que « Puissance Protectrice » n'était pas reconnu par le « statut » des D.E.F.

Dans l'ouvrage scientifique ( 6) dirigé par Kurt W. Böhme : « Geschichte der deutschen Kriegsgefangenen des 2. Weltkrieges – Die deutschen Gefangenen in amerikanischer Hand – Europa », l'auteur cite quelques témoignages :

1°) Lorsque, dans le camp de Böhl/Iggelheim ( près de Ludwigshafen) fut un jour annoncée une inspection, on distribua à chaque prisonnier deux paquets de rations « dinner » et deux rations « breakfast » . L'inspection dura cinq minutes, après quoi, les prisonniers furent rassemblés et chacun dut rendre les quatre paquets de rations !

2°) Des inspections , par les délégués de la Croix Rouge, ont pu avoir lieu, avec une appréciation positive, dans des camps américains : mais c'était en 1946 , les *Rheinwiesenlager* étaient évacués !

Il avait fallu l'intervention, en 1946, d'un groupe de sénateurs américains, pour mettre fin au calvaire des prisonniers de guerre allemands en Allemagne.

La situation des prisonniers aux mains des Français n'était guère meilleure. Des milliers de morts sont à déplorer, parmi eux, il faut compter un grand nombre de ceux qui avaient été remis aux Français sur leur demande par les Américains, mais qui étaient déjà très gravement affaiblis par leur séjour dans un camp tel que les *Rheinwiesenlager*.

Seul le commandant américain en Italie autorisa un traitement aussi humain que possible des prisonniers de guerre qui lui étaient confiés.

Il est important de préciser que, dans les camps au bord du Rhin sous contrôle britannique et canadien, la statut « D.E.F.» n'a pas été appliqué et que, dans la mesure du possible, on a cherché à respecter la Convention de Genève.

## V . PROMESSES ET REALITES :

### V.1 DEUX TRACTS : DEUX MENSONGES

En janvier, février et mars 1945, après la fin désastreuse, pour les Allemands, de l'offensive lancée le 16 décembre 1944 dans les Ardennes, les troupes de la Wehrmacht, surtout celles qui défendaient encore la Rhénanie à l'Ouest du Rhin, puis en mars et avril celles du groupe d'armées B de Model, replié puis encerclé en Westphalie, ont été abondamment « arrosées » de tracts dispersés par des avions américains et invitant les soldats allemands à se rendre, car on les savait découragés, fatigués, souvent isolés et mal équipés.

Deux de ces tracts sont présentés ci-dessous, avec leur traduction en langue française.

**Il s'agit principalement ici de rapprocher les déclarations formulées par le commandement militaire américain dans ces documents, compte tenu du moment de leur diffusion, avec la réalité imposée aux prisonniers après leur capture.**

On ne peut manquer d'être frappé par le contraste entre ces affirmations, qui font croire, comme on pouvait légitimement s'y attendre, au respect par l'armée américaine de la Convention de Genève (v. ci-dessus), signée par les Etats-Unis, et ce qu'ont réellement vécu les prisonniers de guerre allemands au printemps 1945

Ce qui a été vécu par ces prisonniers est en totale contradiction avec les promesses annoncées dans ces tracts. La réalité est scandaleusement éloignée des engagements souscrits dans la Convention de Genève

Une incroyable duplicité apparaît dans la manipulation des prisonniers avant et après leur capture.

L'on affirme généralement qu'à l'Ouest, avant la capitulation du 8 mai 1945, les déjà très nombreux prisonniers de guerre allemands (le tract « Schlussmachen » cite le chiffre de 860000) étaient traités dans le respect des conventions internationales, par souci de réciprocité (!).

Qui sont ces belligérants, obligés d'être sous la contrainte de représailles de la part de l'adversaire pour accepter de respecter une Convention humanitaire signée par leur pays ? Le simple respect d'une signature donnée ne devrait-il pas être suffisant ?

Je peux affirmer que ce respect n'existait déjà plus en Rhénanie-Westphalie, dès avril 1945, avant l'armistice : dans les premières semaines de ma captivité, où j'ai vécu les pires privations de nourriture, sans abri face aux intempéries de ce début de printemps.

Pour moi et pour des milliers d'autres, faits prisonniers après la réduction de la zone où était encerclé le groupe d'armées B, le 8 mai n'a rien changé : le non-respect de la Convention de Genève était déjà effectif en avril.

C'est par une décision du 10 mars 1945 que le commandant en chef Eisenhower enleva aux prisonniers de guerre le bénéfice de la Convention de Genève et rangea ceux-ci dans une catégorie non protégée, les D.E.F. ou « disarmed enemy forces » (forces ennemies désarmées).

**A cette même époque de mars 1945, où des tracts rassurants pleuvaient encore sur les combattants allemands, la décision de les soustraire à la protection de la Convention de Genève était déjà prise !**

Mais l'on sait aussi que dès 1943, les Alliés s'étaient déjà entendus pour ne pas traiter les futurs prisonniers allemands en tant que prisonniers de guerre mais, en rupture avec la Convention de Genève, comme des condamnés à des peines (v.ci-dessus).

# SCHLUSSMACHEN bedeutet:

## **FÜR DEUTSCHLAND**

„Das deutsche Volk wird nicht versklavt werden, denn die Vereinten Nationen treiben keinen Sklavenhandel. Aber die Deutschen werden sich ihren Rückweg in die Gemeinschaft der friedliebenden und das Recht achtenden Nationen verdienen müssen. Und wir werden bestimmt dafür sorgen, dass sie auf diesem steilen Weg nicht dadurch behindert werden, dass sie Gewehre tragen. Von dieser Bürde werden sie befreit werden, – wir hoffen für immer.“

(Präsident Franklin D. Roosevelt, 21. X. 44)

## **FÜR DICH**

DEN SCHUTZ DES GENÈVRE ABKOMMENS. Allein im Westen begaben sich 860.000 deutsche Kriegsgefangene unter diesen Schutz. Ihnen wie Dir stehen die folgenden Vergünstigungen zu:

1. Sofortige Entfernung aus der Kampfzone.
2. Verpflegung wie für alliierte Truppen.
3. Lazarettpflege wie für alliierte Truppen.
4. Regelmässiger Postverkehr mit der Heimat.
5. Baldmöglichste Rückkehr nach Kriegsende.

(Artikel 75, Vertrag vom 27. VII. 1929)

*Letzte Meldungen*

**KANADIER IN KLEVE  
AMERIKANER IN PRÜM  
RUSSEN IN LIEGNITZ**

CPH 32

## V. 2 Schlussmachen - En Finir

(Tract dispersé par avion au-dessus des lignes allemandes en février- mars 1945 )

Traduction de l'allemand :

**Schlussmachen, cela signifie, pour l'Allemagne :**

**Que le peuple allemand ne sera pas mis en esclavage, les Nations Unies ne sont pas des marchands d'esclaves.**

**Mais les Allemands devront mériter leur retour dans la communauté des peuples pacifiques et respectueux du droit. Et nous veillerons à ce que leur cheminement sur cette voie ne soit pas influencé par le fait qu'ils ont porté les armes ; ils seront libérés de cette charge, nous espérons pour toujours. (Roosevelt, le 21 X 1944).**

**Schlussmachen, cela signifie, pour toi :**

**Te placer sous la protection de la Convention de Genève. Rien qu'à l'Ouest, 860.000 prisonniers de guerre allemands se sont déjà placés sous sa protection. A eux comme à toi sont reconnus les avantages suivants :**

- 1. L'éloignement immédiat de la zone des combats.**
- 2. Un ravitaillement identique à celui des troupes alliées.**
- 3. Des soins hospitaliers comme pour les troupes alliées.**
- 4. L'échange de courrier avec le pays d'origine.**
- 5. Le rapatriement aussi rapide que possible après la fin de la guerre.**

**(Article 75 du Traité du 27 juillet 1929)**

**Le tract cite ensuite quelques événements militaires récemment acquis :**

- Les Canadiens sont à Kleve**
- Les Américains sont à Prüm (Eifel)**
- Les Russes sont à Liegnitz (Silésie)**

Ces informations permettent de dater ce tract de mi-février à début mars 1945. Les Américains étaient devant Prüm vers le 15 février, ils y sont entrés le 3 mars.



### V. 3 Passierschein - Sauf – Conduit

Tract dispersé à de nombreuses reprises au dessus des lignes allemandes au début de l'année 1945 et notamment le jour de Pâques (1<sup>er</sup> avril) accompagnant l'annonce de la fermeture du « chaudron » de la Ruhr (Ruhrkessel).

## Passierschein

**Der deutsche Soldat, der diesen Passierschein vorzeigt, benutzt ihn als Zeichen seines ehrlichen Willens, sich zu ergeben. Er ist zu entwaffnen. Er muss gut behandelt werden. Er hat Anspruch auf Verpflegung und, wenn nötig, ärztliche Behandlung. Er wird sobald wie möglich aus der Gefahrenzone entfernt.**

**Dwight D. Eisenhower  
Oberbefehlshaber der Alliierten Streitkräfte.**

Traduction :

## Sauf - Conduit

**Le soldat allemand qui présente ce sauf-conduit, utilise ce document comme preuve de son honnête intention de se rendre. Il doit être désarmé. Il a droit au ravitaillement et, si nécessaire, à des soins médicaux. Il sera, dès que possible, éloigné de la zone de dangers.**

**Dwight D. Eisenhower  
Commandant en Chef des Forces Alliées**

---

## VI. La captivité : un autre drame de la guerre. Ceux qui ne sont pas rentrés

Les grandes guerres mondiales du 20<sup>ème</sup> siècle n'ont pas seulement mobilisé des millions d'hommes, causé des millions de morts, elles ont aussi rempli de millions de captifs des camps de prisonniers chez tous les belligérants.

Au cours de la seconde guerre mondiale, sur 100 millions d'hommes mobilisés, 35 millions, soit un tiers, ont connu la captivité de guerre. Beaucoup d'entre eux n'ont jamais pu rentrer chez eux, car ils n'ont pas survécu à la rigueur de la captivité.

Dans l'ensemble, on considère que la captivité « à l'Est » a été plus dure et plus meurtrière que la captivité « à l'Ouest ».

## VI.1 Taux de mortalité :

Mais il me paraît nécessaire de comparer ce qui est comparable : le pourcentage de victimes ( ou mortalité) doit être rapporté à la durée ( à une année par exemple) et devenir un taux de mortalité, qui aura alors la dimension d'une vitesse, le nombre de victimes par unité de temps. La captivité peut avoir été de plusieurs années à l'Est, de quelques mois seulement pour les *Rheinwiesenerlager* américains, il faut en tenir compte.

Les démographes définissent d'ailleurs une mortalité, ou un taux brut de mortalité, qui est le nombre, rapporté à un millier ou à dix-mille personnes, des décès survenus en un an parmi la population étudiée.

Ainsi, vers 1950, ce taux était de 11,2 pour mille et par an, pour l'ensemble de la population française . Pour l'année 2003, l'INSEE (Institut National de la Statistique et des Etudes Economiques) donne des taux bruts de mortalité pour 1000 habitants, un peu plus faibles, de 9,5 pour les hommes et de 8,7 pour les femmes.

Ce taux est influencé par la structure de la population : les progrès de la longévité ont permis l'intégration de classes d'âge élevé, à plus forte mortalité, d'où une certaine stagnation, dans l'ensemble, du taux et parfois même une augmentation au cours des années.

Toujours est-il que les classes d'âge qui nous intéressent ici au sujet des prisonniers de guerre sont celles des 18 à 40 ans.

Carell et Boddeker( 11), dans leur ouvrage « Die Gefangenen », rappellent que pour 9.000.000 hommes de 20 à 40 ans, il y a normalement par an 16.000 décès, d'où un taux de mortalité annuel de 18 pour 10.000, ou 1,8 pour mille, valeur faible que l'on peut considérer comme le taux brut de mortalité normal des classes d'âge de nos prisonniers de guerre.

Il se trouve cependant que, le plus souvent, les chiffres des victimes de la Seconde Guerre Mondiale publiés jusqu'ici sont exprimés en nombre de morts ou en simples pourcentages, non rapportés à la durée. Il est naturellement important de citer, par rapport à l'ensemble de la population étudiée, le nombre total de victimes, qui peut être très différent d'un champ de bataille à l'autre, d'un système de captivité à l'autre, mais il est tout aussi nécessaire de s'intéresser à la rigueur, à l'intensité de la souffrance, au risque de non survie dans tel ou tel régime de captivité de guerre, ce qui ne peut apparaître que par la confrontation de données homogènes, rapportées à la durée, exprimées en taux « bruts ».

Une première application de cette méthode permet par exemple de comparer, de façon plus rigoureuse, la mortalité de la captivité des Français en Allemagne (25.000 à 34.000 victimes, selon les sources, pour 940.000 prisonniers, de 1940 à 1945) à celle des Allemands captifs en France (22.885 décès pour 750.000 prisonniers, de 1944 à 1946).

Un calcul qui ne tient pas compte de la durée aboutit à des valeurs de 26,6 p.mille à 36,2 p.mille, soit **31,4 p.mille** en moyenne, pour le premier cas et de **30,5 p.mille** pour le deuxième cas, valeurs relativement voisines.

Si nous introduisons les taux de mortalité , (durée : 5 ans pour le premier cas, 3 ans pour le second) la différence entre les deux cas s'accroît, passant à **6,28 par**

**mille en moyenne par an** pour les Français en Allemagne et à ..... **10, 2 par mille par an** pour les Allemands prisonniers en France ; cette dernière aggravation étant due notamment au fait , qu'avant d'être mis à la disposition des Français, beaucoup de ces prisonniers allemands avaient déjà subi la captivité très éprouvante des *Rheinwiesenslager*. Ces taux , proches des valeurs observées normalement pour l'ensemble d'une population, sont cependant plusieurs fois au-dessus du taux de la classe d'âge des prisonniers (1,8 pour mille par an) , indiqué ci-dessus.

L'entrée en captivité était pour l'incorporé de force une perspective qui visait à la fois à le soustraire à l'autorité qui le forçait à combattre contre son gré et qui lui permettait de s'éloigner des zones de combat avec l'espoir, par la suite, d'une libération.

C'est ainsi qu'un grand nombre d'Alsaciens-Mosellans ont choisi, quand l'occasion s'est présentée, de se rendre aux troupes soviétiques. On connaît le résultat. (Cf. P.Rigoulot (22)).

Début 1945, à l'approche de la capitulation, beaucoup d'unités allemandes ont migré vers l'Ouest, pensant échapper à la rigueur d'une captivité aux mains de l'Armée Rouge et sont donc venues s'ajouter aux troupes allemandes déjà capturées par les Anglo-Américains le long du Rhin.

On estime que, sur l'ensemble des théâtres d'opérations de la Seconde Guerre Mondiale, les Allemands ont perdu environ 11 millions d'hommes devenus des prisonniers de guerre, dont **7.745. 000** sur le front Ouest et **3.155.000** à l'Est.

De tout ceux-ci, **1,4 à 1,7 millions** ont péri, avant et après l'armistice, dans des camps alliés, américains, britanniques, soviétiques, français, yougoslaves, morts ou disparus, puisqu'ils ne sont jamais rentrés dans leurs foyers. D'où un pourcentage de mortalité global de 14%. Autrement dit , un prisonnier sur sept n'est pas rentré.

Pendant plusieurs dizaines d'années après le guerre, l'hypothèse d'une mortalité massive dans les camps soviétiques, de par la durée de la captivité à l'Est et de sa rigueur connue, a prévalu. Cependant, après 1990, lorsque fut rendu possible l'accès des historiens aux archives de l'Armée Rouge, des travaux russes, s'ils n'ont pas effacé la mortalité massive à l'Est, l'on réduite à **423.168** victimes.

Ce chiffre, qui laissait subsister l'idée du « million manquant », n'est cependant pas confirmé par le service allemand : *Volksbund Deutsche Kriegsgräberfürsorge*, à *Kassel*, qui évalue à **1,3 million** le nombre de prisonniers allemands morts en captivité soviétique.

Ce chiffre allemand, très supérieur à celui des chercheurs russes, est le résultat d'une évaluation du service de *Kassel* qui se préoccupe de tenir compte de l'importante mortalité qui survenait dans les camps de rassemblement des prisonniers, notamment après la bataille de Stalingrad, et avant l'introduction des captifs dans des camps définitifs où la mortalité était contrôlée.

## VI .2 Les captures massives de la bataille perdue et les prisonniers enregistrés, installés et mis au travail.

**Je crois qu'il faut retenir l'idée que, dans beaucoup de cas, la captivité a pu passer par plusieurs stades :**

- 1) **Une première phase, aussitôt après la capture**, où la tension des combats et l'inorganisation due à l'afflux des prisonniers crée pour ceux-ci des conditions de vie et de survie extrêmement difficiles : absence d'abri, manque de nourriture suffisante, de soins ; mais aussi l'absence d'enregistrement des captifs et des morts.
- 2) **Ensuite l'enregistrement des prisonniers, leur installation dans des camps ou baraquements**, leur utilisation pour des travaux, leur traitement , en principe, conforme à la Convention de Genève de 1929.

## VI. 3 Les camps de la débâcle à l'Ouest :

Dans cette optique, il est clair que les *Rheinwiesenlager* n'ont pas été autre chose que des camps relevant de la première catégorie ci-dessus, des camps voulus provisoires, des camps de passage après la capitulation d'avril-mai 1945, où des centaines de milliers de prisonniers ont du végéter dans des conditions absolument inhumaines , sans être enregistrés ;

De très nombreux témoignages recueillis auprès de prisonniers des alliés dans les camps au bord du Rhin ( voir l'enquête officielle allemande , dans : Kurt W.Böhme, (6)) révèlent les conditions terriblement inhumaines qu'ils ont vécues.

On retient d'abord que beaucoup de prisonniers sont morts, mais aussi qu' un grand nombre de ces décès n'ont pas été enregistrés ; ainsi les historiens se disent incapables de se baser sur des témoignages épars et partiels pour parvenir à des chiffres de mortalité complets et définitifs et déclarent tous qu'il n'est pas question, à l'Ouest, de parler de mortalité massive (Massensterben) ..

Il est très difficile d'évaluer la part de responsabilité des *Rheinwiesenlager* dans l'affaire du million manquant, faute de preuves, disent les historiens. Il apparaît – et c'est très regrettable - que cette absence de preuves est due en grande partie au non-enregistrement des prisonniers à leur entrée en captivité, et au non-enregistrement de nombreux décès dans les RWL

En somme, il est à peu près certain qu'une grande part des incertitudes sur le nombre de victimes de la captivité est due aux mêmes causes, à l'Ouest comme à l'Est : la situation trouble à l'entrée en captivité d'un grand nombre de prisonniers .

Revenons aux chiffres en présence :

Les Allemands constatent le non-retour au foyer de 1,4 à 1,7 millions de soldats et évaluent à 1,3 million les décès survenus en captivité à l'Est.

Les Russes , après utilisation d'archives devenues disponibles après 1990, reconnaissent le décès, dans leurs camps, de 423.168 prisonniers de la Wehrmacht.

James Bacque évalue à près d'un million le nombre de morts à l'Ouest, essentiellement dans les *Rheinwiesenlager*, et parle du « million manquant ».

Si le chiffre russe est exact, l'hypothèse du million manquant à l'Ouest reste plausible , mais elle est quasiment réduite à néant par l'évaluation allemande qui tient compte des pertes importantes, non enregistrées, après les captures sur les champs de bataille comme à Stalingrad.

La différence qui subsiste, au moins 100.000 hommes, est attribuable à l'Ouest , et l'on se tourne logiquement vers les *Rheinwiesenlager*

Le service de Kassel évalue à environ 30.000 les décès survenus à l'Ouest, sans pouvoir préciser le nombre de morts survenues dans des camps sous contrôle américain.

Le problème de l'explication de toutes les absences n'est donc pas résolu : il reste toujours entre une et peut-être plusieurs centaines de milliers de « manquants ».

### VI. 3a . Les taux de mortalité à l'Ouest :

Sur le modèle d'une statistique présentée dans l'ouvrage dirigé par K.W.Böhme, (6) je me propose, en introduisant les taux de mortalité bruts, caractéristiques de la rigueur de la captivité, de comparer différentes données concernant les Rheinwiesenlager et d'autres camps :

Camp américain au bord du Rhin 15 avril -15 juillet 1945	Source	Population	Nombre de Victimes ou pourcentage	Durée de la captivité.	Taux brut de mortalité, en pour mille par an
Rheinberg	K.W.Böhme (6)	90 000	610	3 mois	27,1
Rheinberg	Carell (11)Boedekker		12% par an		120
Bad Kreuznach Bretzenheim	K.W.Böhme	56 000	1953	3 mois	139,5
Bad Kreuznach Bretzenheim	" Estimation 2.	56 000	3000	3 mois	214,3
Remagen Sinzig	"	253 000	1247	3 mois	19,7
Remagen Sinzig	témoignage	253 000	100 à 200	1/2mois	9,5 à19,0

	prêtre fin avril				
Remagen	Arno Münnich	135 000	1365	3 mois	40,4
Heidesheim	K.W.Böhme	65 000	397	3 mois	24,4
Wickrathberg	"	16 000	210	3 mois	52 ;5
Büderich	"	77 000	120	3 mois	6,2
Total RWL	" Données allemandes	557 000	4537	3 mois	32,6
Total RWL	" Données U.S.	557 000	3053	3 mois	21,9

La dernière colonne du tableau ci-dessus présente les taux bruts de mortalité : on est frappé par les valeurs élevées des camps de **Kreuznach-Bretzenheim et de Rheinberg** ; nous verrons qu'elles sont comparables aux valeurs observées en Russie. Les autres valeurs, et notamment les données globales d'origine allemande et américaine, sont nettement plus faibles : le chiffre global d'origine américaine, de 3053 morts, est à peine supérieur aux 3000 morts de l'estimation N°2 pour le seul camp de Kreuznach- Bretzenheim.

On voit facilement que les taux, assez réduits, basés sur des données d'origine américaine et allemande , sont tout de même 12,2 et 18,1 fois supérieurs au taux annuel normal de 1,8 pour mille et par an proposé par Carrell et Boedekker ( 11) comme taux normal pour la classe d'âge des 20 à 40 ans.

Il est peu probable que les chiffres de Kreuznach- Bretzenheim et de Rheinberg soient faux ou exagérés . Les témoignages nombreux en provenance de ces camps particulièrement durs font, à mon avis, que les chiffres les concernant sont mieux connus et plus proches de la vérité.

Comment expliquer ces disparités ? Nous savons bien que les conditions de vie étaient très inhumaines et assez semblables dans tous les *Rheinwiesenerlager* .

Les chiffres plus faibles trouvés pour les autres camps illustrent surtout un manque général d'informations sur le nombre total de prisonniers concernés par la période de trois à quatre mois de captivité, mais surtout sur le nombre total de victimes, manques qui sont dus, comme je l'ai indiqué ci-dessus, au non enregistrement des prisonniers lors de leur entrée en captivité et surtout à l'absence d'enregistrement d'un grand nombre de décès.

### Quelques chiffres encore et des témoignages :

#### Remagen :

Un témoignage important sur les conditions de détention et la mortalité dans le camp de Remagen est apporté par **Arno Münnich** ( 18 ), citoyen polonais d'origine allemande, incorporé dans la Luftwaffe après l'occupation de la Pologne en 1939 et capturé par les Américains près de Essen, dans la Ruhr, le 17 avril 1945.

« En avril, la nourriture était extrêmement réduite à Remagen : un pain blanc et une boîte de corned beef tout d'abord pour 100 hommes, puis pour 50 et enfin pour 20 hommes fin avril ; la ration quotidienne, alors évaluée à environ 400 KCal, restait évidemment très insuffisante ». Le jugement de Münnich est terrible : trop peu pour vivre, trop pour mourir.

Münnich vit plusieurs camarades mourir autour de lui ; les décès, qu'il évalue à 10 à 15 par jour, étaient si nombreux que beaucoup ne furent pas enregistrés. Le taux brut de mortalité pour 15 décès par jour, pour une population maximale de 135.000 prisonniers environ est de plus est de **40,4 pour mille par an**.

### **Rheinberg :**

Carell et Bodekker (11), pour le camp de Rheinberg, citent un taux de mortalité de 0,03 (ou 3%) pour 3 mois, soit 0,12 ou 12% par an, ce qui correspond à un taux brut de mortalité de 120 par mille par an, autrement dit le décès d'un prisonnier sur 8 par an.

Nous nous rapprochons des chiffres cités pour la Russie, qui, rappelons-le, portent sur des durées de captivité souvent de plusieurs années : le taux de Rheinberg appliqué pendant quatre ans entraînerait la disparition de près de 50% des prisonniers !

### **Bretzenheim – Bad Kreuznach :**

Les mêmes auteurs citent, (11), pour Bretzenheim, le chiffre de 3000 morts, en trois mois, sur 56000 prisonniers., soit 0,053 ou 5,3%, pour trois mois, ou encore un taux de mortalité de 214,3 pour mille par an. C'est un chiffre de mortalité massive qu'on le veuille ou non

L'Ouest échappe de peu au « Massensterben ». Cette notion fait intervenir le nombre de morts, qui est le résultat, comme nous le verrons, de l'application, en Russie, d'un régime inhumain pendant une assez longue durée. Je pense que les Rheinwiesenslager, conçus, au moment de la capitulation, comme des camps provisoires de passage, se distinguent des camps russes, avant tout par leur courte durée (3 -4 mois) mais pas du tout par une moindre rigueur, celle-ci était aussi inhumaine sur les bords du Rhin qu'en Russie. **C'est ce qui apparaît sur les quelques images sauvegardées, c'est aussi ce qui ressort de nombreux témoignages et ce que, je crois, les taux bruts de mortalité de Rheinberg, Bretzenheim et Bad Kreuznach m'ont permis de confirmer.**

## **VI 4. Captivité et taux de mortalité à l'Est :**

Il n'est pas plus facile d'accéder à la vérité historique lorsque l'on s'intéresse aux camps soviétiques.

Les données disponibles, y compris l'évaluation relativement récente des services russes, correspondent certainement à une captivité déjà organisée, concernant des prisonniers logés dans des baraquements et appelés à travailler.

C'est une captivité typique de la phase 2 envisagée ci-dessus, au chapitre VI.2.

Je propose également ci-dessous un tableau indiquant, pour les types de captivité retenus, les taux bruts de mortalité, qui sont le révélateur, comme nous le savons, de

la rigueur des conditions de vie imposées aux prisonniers. Et l'on est forcé de constater que les valeurs trouvées pour cette captivité organisée, avec des prisonniers sous abri, sont dans l'ensemble, mais avec quelques exceptions, plus dures que pour la captivité peu organisée, à la belle étoile, sous contrôle américain.

Pour les données, je me contenterai, comme Eugène Riedweg, dans son ouvrage « Les Malgré-Nous »( 22 ), de citer des travaux allemands portant sur la mortalité des prisonniers allemands dans les camps russes. Je retiens les pourcentages de mortalité de 25% et 20%, indiqués pour l'année 1945, chiffres qui correspondent aux taux bruts de mortalité de 250 et 200 pour mille / par an.

Pour le camp de Tambov , parmi les nombreux chiffres cités par différents auteurs, j'ai retenu, toujours suivant E.Riedweg, 4000 décès pour une population de 12.000 prisonniers, d'où un taux brut de 333,3 pour mille par an.

Les valeurs trouvées sont très élevées ; elles témoignent de l'extrême dureté de la captivité qui, subie souvent pendant plusieurs années, a conduit aux douloureux résultats que nous connaissons.

<b>Camp soviétique</b>	<b>Source</b>	<b>Population</b>	<b>Nombre de victimes ou pourcentage</b>	<b>Durée de la captivité</b>	<b>Taux brut de mortalité en pour mille par an</b>
Ensemble captivité russe 1	Source allemande citée par E.Riedweg		25%	1 an	250
Ensemble captivité russe 2	"		20%	1 an	200
Tambov	E.Riedweg	12 000	4 000	1 an (1945)	333.3

## VII . Epilogue

Les victimes des souffrances imposées par la guerre ont certainement le droit – et même le devoir - de dire ce qu'elles ont vécu. Les témoignages sont nombreux. Il aurait évidemment mieux valu que ces horreurs n'aient jamais pu avoir lieu, d'un côté comme de l'autre.

Ne nous laissons pas gagner, cependant, par des désirs de représailles, de vengeance, ne nous laissons pas entraîner à l'introduction de la funeste notion de responsabilité collective qui frapperait toutes les composantes d'un peuple à travers plusieurs générations.

Laissons l'Histoire faire son œuvre : enregistrer les forfaits, désigner les coupables et , peut-être, exercer une influence éducative pour que cela ne se reproduise pas.

Abstenons-nous de cultiver le ressentiment vis à vis des autres, quels qu'ils soient, auprès des jeunes générations.

Avec mon ami Siegfried, ancien camarade dans notre dernière unité de la Wehrmacht, rencontré cinquante ans après la captivité dans un rassemblement d'anciens prisonniers des camps américains (RWL), nous avons visité Verdun et nous avons pleuré.

Devant la tranchée des baïonnettes, un Autrichien, qui passait par là, a fait de même.

S'il y a un message important à transmettre aux jeunes, c'est bien le refus de la guerre. Apprenez à connaître et à aimer les autres ; rendez leur visite, apprenez leurs langues.

J'ai eu le bonheur, en août 1949, au Palais de l'Université à Strasbourg, d'assister avec mon père à la séance inaugurale du Conseil de l'Europe. Quel espoir formidable naissait là dans le cœur de deux Alsaciens qui avaient, chacun, leurs deux livrets militaires : l'allemand d'avant 1914 et celui d'après 1918 pour mon père et, pour moi, celui de la Wehrmacht et celui d'après la Libération ! Quoi qu'on ait pu dire par la suite, la vraie Europe, celle des peuples, est née ce jour là.

Mais, en combattant l'idée de la guerre, ne tombons nous pas dans le travers d'une entreprise qui cherche seulement à corriger des effets sans se préoccuper des causes ? (v.Ooka,, 19),

Sans être spécialiste , l'Histoire m' apprend que la grande puissance politique, le plus souvent renforcée par la puissance militaire, conduit très souvent à la guerre. Sans remonter à Alexandre le Grand et aux Romains, on sait que le Roi-Soleil était très souvent en guerre et Napoléon ? Il a très bien organisé la France , mais a rétabli en 1802 l'esclavage aboli par la Constituante en 1794 et a mené à la mort tant de gens sur ses innombrables champs de bataille. !

C'est pourquoi je ne suis pas particulièrement fier, en tant que Français, de ces personnages. J'ai naturellement beaucoup d'estime pour Ghandi et, tout aussi naturellement , pour deux Alsaciens : Victor Schoelcher (originaire de Fessenheim, Haut-Rhin) qui a obtenu l'abolition définitive de l'esclavage en 1848 et le grand Albert Schweitzer, peu connu en France avant son prix Nobel de la Paix. Et je ne voudrais pas être trop exclusif en faveur des Alsaciens : n'oublions pas l'Abbé Henri Grégoire, ce Lorrain né près de Lunéville qui, le 4 février 1794 fit voter par la Constituante un décret abolissant l'esclavage pour la première fois en France.

Alors ? Visitons par exemple le Musée de la Paix (Friedensmuseum) à Remagen, près de l'ancien pont où, à côté de nombreux souvenirs du camp de prisonniers de 1945, on trouve aussi l'information que, aux Etats-Unis, la Bourse de New-York a connu une forte dégringolade à l'annonce de la prise du pont sur le Rhin par les Américains le 7 mars 1945,

car cela pouvait réduire la durée de la guerre et donc la consommation d'armement ! ; mais retenons avant tout l'inscription gravée sur un mur près du Musée.:

**„ Vergeltung ist keine Liebe und Hass ist kein Boden, auf dem der Frieden gedeihen kann“.**

Traduction : « **La vengeance n'est pas l'amour et la haine n'est pas le terrain sur lequel peut naître la paix** »

## VIII - BIBLIOGRAPHIE

1. ANDERNACHER BEITRÄGE Nr 8 : Die deutschen Kriegsgefangenen in Andernach und Miesenheim 1945. *Andernach*, 1991.
2. BACQUE James : Morts pour raisons diverses. Enquête sur le traitement des prisonniers de guerre allemands dans les camps américains et français à la fin de la Seconde Guerre Mondiale. *Editions Sand*, 1990, 322 p.
3. BACQUE James : Der geplante Tod. Deutsche Kriegsgefangene in amerikanischen und französischen Lagern. 1945 - 1946 . *Ullstein*, Berlin, 1989, 304 p.
4. BACQUE James : Other Losses . *Stoddart Publishing Co.Ltd.*, Toronto, 1989.
5. BENZ Wolfgang , SCHARDT Angelika : Kriegsgefangenschaft . *R.Oldenburger Verlag, München*, 1991.
6. BÖHME Kurt W. Die deutschen Kriegsgefangenen in amerikanischer Hand : Europa. Zur Geschichte der deutschen Kriegsgefangenen des zweiten Weltkrieges. *Verl.Ernst und Werner Giesecke*, München,1973.
7. BÖLL Heinrich : Als der Krieg ausbrach,. *D.T.V., 19.Auflage*, 1984, pp. 191-192
8. BOPP Marie - Joseph : Ma ville à l'heure nazie – Colmar 1940 – 1945, *La Nuée Bleue*, Strasbourg , 2004, 496 p.
9. BRÄGELMANN Paul : Auf den Rheinwiesen 1945.*Verl.GünterRunge*,Cloppenburg, 1992, 128 p.
10. BRÜNE Lothar, WEILER Jakob, Remagen im März 1945, *Friedensmuseum "Brücke von Remagen e.V."*, 1994, 256 p.
11. CARELL Paul, BOEDDECKER Günter : Die Gefangenen, *Bibliothek der Zeitgeschichte, Ullstein*, Berlin, 1980/1990, 384 p.
12. DIBLING Paul, 39–45 ou les Tribulations d'un Alsacien, *Le Temps d'Ecrire*, Paris,2001, 382 p

13. EULER Helmut, Entscheidung an Rhein und Ruhr 1945, *Motorbuch Verlag*, Stuttgart, 1995, 278 p.
14. GRÜTER Helmut – Überleben in russischer Gefangenschaft, 2.ergänzte Auflage, *Verlag Dr.Kovač*, Hambourg, 2008.
15. GÜCKELHORN Wolfgang, Das Ende am Rhein, *Helios*, Aachen 2005, 160p.
16. KETTENACKER Lothar : La Politique de Nazification en Alsace, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>ème</sup> Parties, dans : *Saisons d'Alsace, Nos. 65 et 68, Librairie Istra*, Strasbourg, 1978.
17. KLEEMANN Kurt : Die Kriegsgefangenenlager Remagen und Sinzig 1945, *Jahrbuch für westdeutsche Landesgeschichte*, N°20, 1994, Sonderdruck.
18. MUES Willi : Der große Kessel. *Erwitte*, Lippstadt, 1984., 624 p.
19. MÜNNICH Arno : Geplanter oder geduldeter Tod, *Haag + Herchen Verlag*, Frankfurt am Main, 2002, 60 p.
20. ÔOKA Shohei : Journal d'un Prisonnier de guerre, traduit du japonais. *Editions Belin*, Paris, 512p.
21. PETERS Ludwig : Das Schicksal der deutschen Kriegsgefangenen, ISBN 3- 87847-149-1, *Ute und Wolfgang SPIESZ, am Marktplatz, 8, 55559 Bretzenheim a.d.Nahe*, Grabert, Tübingen, 1995.
22. RIEDWEG Eugène : "Les Malgré-Nous" , Histoire de l'Incorporation de force des Alsaciens-Mosellans dans l'Armée Allemande ; *Editions du Rhin*, Mulhouse 1995, 304 p.
23. RIGOULOT Pierre : La tragédie des Malgré-nous ; Tambov, le camp des Français, *Editions Denoël*, Paris 1990, 294 p.
24. STARCKY Georges : Le drame des Alsaciens et des Lorrains, *Editions France-Empire*, Paris 1995, 276 p.
25. TIEKE Wilhelm, : Bis zur Stunde Null . Das oberbergische Land im Krieg 1939-45. *Herausgegeben von E.H. Ullenborn, Verlag Gronenburg*, Gummersbach , 1985 . ISBN 3- 882-65-127X..
26. VONAU Jean-Laurent , Le Procès de Bordeaux, *Editions du Rhin*, Strasbourg 2003, 256p.
27. WECKEL Charles : Récits de jeunesse 1939 - 1945 en Alsace, *Jerôme Do. Bentzinger.*, Colmar, 2001, 158 p.
28. WYDRA Siegfried : Aus schwerer Zeit 1945, *Selbstverlag*, 76 p.

## IX. Sommaire

<b>I.</b>	<b>Introduction</b>	<b>1</b>
<b>II.1</b>	<b>Témoignage d'un incorporé de force</b>	<b>3</b>
<b>II.2</b>	<b>En Alsace-Moselle, après juin 1940</b>	<b>5</b>
<b>II.2a</b>	<b>Vers l'incorporation de force</b>	<b>7</b>
<b>II.2b</b>	<b>Dans la tête d'un futur incorporé de force</b>	<b>8</b>
<b>II.3</b>	<b>Malgré-Nous ou Incorporé de force ?</b>	<b>9</b>
<b>II.4</b>	<b>Commémorations</b>	<b>9</b>
<b>II.5</b>	<b>L'Incorporation</b>	<b>10</b>
<b>II.6</b>	<b>Wetzlar</b>	<b>12</b>
<b>II.7</b>	<b>Premier séjour au bord du Rhin</b>	<b>13</b>
<b>II.8</b>	<b>Dans les neiges de l'Eifel</b>	<b>14</b>
<b>II.9</b>	<b>En Rhénanie</b>	<b>15</b>
<b>II.10</b>	<b>Retour sur la rive droite du Rhin – en Westphalie</b>	<b>16</b>
<b>II.11</b>	<b>Encerclés dans la poche de la Ruhr (Ruhrkessel)</b>	<b>18</b>
<b>II.12</b>	<b>Verndredi 13 avril 1945 : Entrée en captivité</b>	<b>19</b>
<b>II.13</b>	<b>Retour sur la rive gauche du Rhin : Miesenheim et Andernach ; l'horreur des <i>Rheinwiesenslager</i></b>	<b>21</b>
<b>II.14</b>	<b>Retour en France – Libération</b>	<b>23</b>
<b>II.15</b>	<b>Cinquante ans après</b>	<b>26</b>
<b>III.</b>	<b>Pourquoi des conditions de détention aussi inhumaines ?</b>	<b>26</b>
<b>III.1</b>	<b>Les <i>Rheinwiesenslager</i> (RWL), camps de prisonniers au bord du Rhin (Rhine meadow camps)</b>	<b>26</b>
<b>III.2</b>	<b>L'Acte fondateur</b>	<b>27</b>
<b>III.3</b>	<b>Voici ce qui caractérise le RWL</b>	<b>28</b>

<b>IV. La Croix Rouge Internationale</b>	<b>31</b>
<b>IV.1 Généralités</b>	<b>31</b>
<b>IV.2 Les dispositions essentielles de la Convention de Genève de 1929</b>	<b>31</b>
<b>IV.3 Contrôle de l'application de la Convention</b>	<b>32</b>
<b>IV.4 La réalité du contrôle</b>	<b>32</b>
<b>V. Promesses et Réalités</b>	<b>33</b>
<b>V.1 Deux tracts : deux mensonges</b>	<b>33</b>
<b>V.2 En finir - Schlussmachen</b>	<b>35</b>
<b>V.3 Sauf Conduit - Passierschein</b>	<b>37</b>
<b>VI. La captivité : un autre drame de la guerre</b>	<b>38</b>
<b>VI.1 Taux de mortalité</b>	<b>39</b>
<b>VI.2 Les captures massives de la bataille perdue et les prisonniers enregistrés, installés et mis au travail</b>	<b>41</b>
<b>VI.3 Les camps de la débâcle à l'Ouest</b>	<b>41</b>
<b>VI.3a Les taux de mortalité à l'Ouest</b>	<b>42</b>
<b>VI.4 Captivité et taux de mortalité à l'Est</b>	<b>44</b>
<b>VII. Epilogue</b>	<b>46</b>
<b>VIII. Bibliographie</b>	<b>47</b>
<b>IX. Sommaire</b>	<b>49</b>